

LES DEUX
HERMITES,
DÉDIÉ

A MYLORD LYTTELTON,
PAR M. DESENFANS.

..... Favorites
Made proud by Princes, advance their pride
Against that power that bred it.

SHAKESPEARE.

PREMIÈRE PARTIE.



A LONDRES;

Chez { R. Davis, Bookseller, the Corner of
Sackville-Street, Piccadilly.
J. Ridley, Bookseller, in St. James's
Street, Piccadilly.
W. Owen, Bookseller, Fleet-Street, No.
11, near Temple Bar.

M. DCC. LXXIII.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE END

DEED

NOT LISTED



1911

THE FIRST PART

SECRET

to the Court of Appeals of the District of Columbia

11. 1. 1941

1944

[Faint handwritten text at the bottom of the page]

1911

111233 000 M



A
M Y L O R D
LYTTELTON
CONSEILLER PRIVE' DU ROI, &c. &c.

MYLORD,

*EN me permettant de vous dédier
cet Ouvrage, vous m'avez dé-
fendu l'Epître, & je vous fais
hommage de mon obéissance, en lui sacri-
fiant les éloges qui vous sont dus.*

Je suis avec le plus profond respect,

MYLORD,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur,

DESENFANS.



LYTTLETON

CONSULTER PRIVÉ DU ROI, Sec. Sec.

M. Y. L. O. R. D.

Je fais avec le plus profond respect,
 Pour les éloges que vous fait faire,
 Hommage de mon estime, et de mon zèle,
 Et de mon dévouement à votre cause.

M. YLORD.

7-11-1964

P R É F A C E.

MON premier but en écrivant, a été d'inspirer l'horreur de l'oppression, sentiment nécessaire à l'harmonie de la Société, & vertu que les Rois doivent avoir sans cesse auprès de leur Trône. Les maux des siècles derniers en ont épargné au nôtre, & les malheurs retracés seront toujours une instruction utile aux hommes. Le foible apprend à les éviter, & le méchant révolté des cruautés du méchant, rentre en lui & se corrige; tel donc fera le défenseur de l'opprimé, qui lui-même auroit été oppresseur, si le tableau de l'oppression ne l'avoit touché.

Je ne diffimulerai pas qu'en travaillant

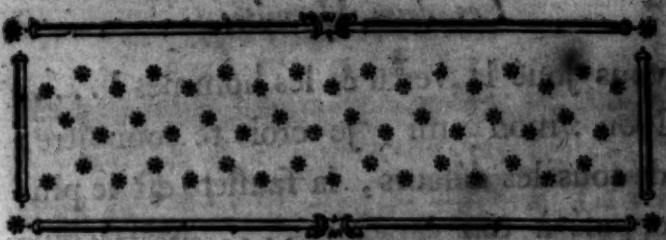
ces mémoires , j'ai eu dessein d'avilir celle d'un favori qui a trompé son maître pour abuser de sa puissance , & on pourra me reprocher d'avoir prêté de nouveaux crimes à un homme qui déjà n'en avoit que trop commis. Mais celui qui a été le fléau de son pays , & qui a persécuté au nom de Dieu , plus de cent mille sujets , n'étoit-il pas capable de tout ? J'ai donc cru pouvoir prendre le caractère d'un méchant dans un fourbe que *Moliere* , dit-on , eut en vue, en écrivant son *Tartuffe*. D'ailleurs , ce sont des mœurs vraies & non des aventures réelles que je donne ici , & pour en nuancer le sujet , j'y ai peint l'amitié , la tendresse maternelle , la piété filiale , &c. & j'ai mis dans la balance (si je puis parler ainsi) la religion chrétienne & le déisme dont j'ai suivi la marche jusqu'au retour si rare du déiste.

P R E F A C E. vij

Il s'est glissé dans les deux parties, plusieurs fautes d'impression & d'ortographe, & qui peut-être formeront des contre-sens si le Lecteur n'aide à la Lettre ; mais le moyen de les éviter dans une langue étrangere à celui qui imprime ? D'ailleurs, surchargé d'autres besognes, je n'ai pu donner tous mes soins à la correction des feuilles.

P R E F A C E

Il s'est glissé dans les deux éditions de
cette œuvre d'impression & d'orthographe
& de ponctuation formant des erreurs
à la lecture n'aide à la lecture ; mais la
lecture de ces erreurs dans une langue étran-
gère à celui qui imprime : il n'y a
rien de plus étranger, je n'ai pu
donner tous ces soins à la correction de
l'ouvrage.



LES DEUX
HERMITES.

LETTRE PREMIERE.

*De M. Talfort à son Ami le Marquis
de Vermont.*

Paris le 15 d'Octobre 1684.

QUOI ! Vermont, vous avez pu nous
affliger ? Vous le soutien d'une famille
dont vous étiez l'espoir, vous l'idôle d'une
société dont vous faisiez le bonheur,
vous avez pu être assez cruel, que d'y
jetter le trouble & y répandre la conster-
nation ?... Avez-vous feint la piété filiale,
la tendresse, l'amour & l'amitié ? Avez-

I. Partie.

A

vous joué la vertu & les hommes ?
Non : mon ami , je crois te connoître ;
de tous les défauts , la fausseté est le plus
opposé à ton caractère Mais com-
ment le concilier avec ta conduite actuelle ?
Comment as-tu osé disparaître sans nous
parler ? Livrer aux inquiétudes les
plus affreuses , une mere , une sœur ,
des parens , des amis qui vous adorent ,
accabler de douleur , une femme respecta-
ble , verser sur sa conduite , des soupçons
injurieux , l'exposer aux ressentimens d'un
mari violent & jaloux ; la perdre , te
perdre toi-même , nous perdre tous : voilà
les maux dont tu es cause : voilà des maux
qui étoient à tes yeux , autant de crimes ,
& ces crimes sont le funeste ouvrage d'une
fuite si précipitée , d'une fuite dont je
m'efforce en vain de percer le mystère . . . Oh !
malheureux , le plus malheureux des
hommes , qu'avez-vous fait ?

Je ne puis te dire le chagrin , les craintes

tes que nous avons éprouvés ; te rendre les alarmes dont nous avons été agités depuis dix jours que tu as disparu. La rumeur publique ose mettre en jeu madame du Cerneuil. Ta présence avoit jusqu'ici fermé la bouche à la lâche calomnie , & le premier instant de ton absence , lui a donné prise. Combien de traits , quels traits aigus ne vient-elle pas de lancer ?

Quelque soit le motif de ta fuite , il n'en est pas qui puisse balancer ton retour. Presse-le , mon ami , hâte-toi : viens effuyer les pleurs que tu fais couler : viens dissiper l'orage qui nous menace : viens nous rendre le repos & la sérénité.

Ah ! Vermont , tendre comme tu es , tu verserois des larmes de sang , si tu sentois un instant la peine où nous sommes , si tu envisageois la position critique où se trouve madame du Cerneuil ; je ne peux y songer , je ne peux lever les yeux sur ta

famille, sans avoir l'ame navrée de douleur. Depuis ton évasion, nous n'avons pas eu un moment paisible; aucun de nous n'a goûté un quart d'heure de sommeil tranquille; il n'en est pas pour l'esprit inquiet, & il n'en fut jamais pour les affligés.

Ta mère m'avoit invité au souper le soir même que tu disparus, & accoutumés à te voir après le spectacle, nous fumes assez surpris que tu différâsses de rentrer; néanmoins, comme il arrive quelquefois au Comte de Simore, de t'entraîner aux Boulevards, nous te crumes en partie avec lui; nous ne t'attendîmes que peu de momens, & jusqu'à minuit nous fumes assez tranquilles.

Mais le malheur s'annonce-t-il par ce sombre pressentiment qui vient quelquefois flétrir l'ame? Ce noir affreux qui attriste & dont on ne sauroit rendre rai-

son , qu'on voudroit & qu'on ne peut éloigner , est-il le présage infailible d'un événement sinistre ?

Le souper que tu n'animois pas , avoit duré peu ; Cécile plongée dans une profonde rêverie , sembloit chercher & sembloit éviter les yeux de ta mere. Ta mere soupiroit , & soupiroit sans savoir pourquoi ; j'avois moi-même le cœur ferré ; j'étois malgré moi , d'un sombre étonnant ; je voulois les tirer l'une & l'autre de leur mélancolie , & je ne pouvois dissiper la mienne.

Jusqu'alors nous n'étions que tristes ; mais nous commençâmes à devenir vraiment inquiets , lorsque deux heures après minuit , tu ne reparus pas encore. Tu n'étois jamais rentré si tard ; nous venions d'envoyer vers M. de Simore : il avoit soupé chez lui & ne t'avoit pas vu. Qui pouvoit t'avoir arrêté ? La nuit s'écouloit ,

elle augmentoit notre inquiétude & elle augmentoit notre espoir. Le moindre bruit sembloit t'annoncer : chaque voiture étoit celle qui te ramenoit ; chaque voiture passoit & trompoit notre attente. En vain je sollicitois ta mère & ta sœur, d'aller prendre quelque repos : elles s'obstinoient à rester, & d'autant plus inquiètes que tu ne t'étois fait suivre d'aucun de tes gens & qu'ils ne savoient rien de toi.

Mais imagine, Vermont, conçois si tu le peux, quelle fut notre désolation, lorsque trois jours après, nous ne te vîmes point encore, que nos recherches de tous côtés eurent été vaines, qu'aucun de tes amis n'avoient pu nous éclaircir, & que Melcourt, sur qui nous comptions le plus, étoit absent. O ! mon ami, à combien d'idées fâcheuses & accablantes ne fumes nous pas en proie ? Quel accident, quel malheur pouvoit-il t'être arrivé ? Le nouveau grade que tu es sur le point

Les deux Hermites

d'obtenir dans ton régiment ; pouvoit t'a-
voir suscité des ennemis ; & l'envie est
capable de tout ; nous n'oublions point
le soupçonneux du Cerneuil ; la jalousie
inspire la vengeance, & la vengeance
tous les crimes ; un assassinat étoit l'objet
affreux, qui sans cesse s'offroit à nos yeux ;
car dans ces conjonctures on faisoit la plus
fâcheuse.

Peins-toi, peins-toi, si tu le pour, la
douleur de la plus tendre des meres, l'ac-
cablement, le désespoir de ta soeur, O le
vuide que tu fais dans la maison, la tris-
tesse qui y regne depuis que tu en as dis-
paru. Tu te souviens de l'état où l'on fut
ici à la mort du Marquis ton père ; ton
évasion y a répandu le même deuil & la
même consternation.

J'ai vu deux fois mon infortunée pa-
rente, la respectable madame du Cerneuil ;
elle dévore sa peine & cache le chagrin qui

Les deux Hermites.

la consume ; je lui ai beaucoup parlé de toi , elle a rougi & ne m'a répondu que par monosyllabes ; que cette digne femme m'inspire de pitié ! Victime d'un nœud formé par l'intérêt & l'orgueil de sa famille ; elle n'a eu que trop à souffrir des procédés & des caprices de son mari ; falloit-il donc que je te donnasse accès chez elle pour ajouter encore à son malheur ? Je ne me pardonnerai jamais d'en avoir été l'instrument.

On la dénigre , on nous dénigre tous ; notre empressement à te chercher , fait aujourd'hui l'amusement de tous les cercles ; on donne à ton évasion , la cause d'une intrigue découverte entre toi & madame du Cerneuil ; on dit que nous avons servi ta passion , & on ose ajouter que son époux n'a que trop entendu , n'a que trop vu son outrage & sa honte.

Toutes ces rumeurs , quoique j'en con-
noisse

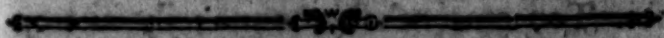
noïsse la fausseté, me font impression, parcequ'elles seront un coup mortel à ma parente. La calomnie est comme la poudre; un grain enflammé, le feu se communique, & les rapports les plus fâcheux sont toujours ceux qu'on croit. On brode sur son époux; il sera furieux, & le jaloux croira avoir manqué le moment. Tu connois sa violence; figure-toi, & viens combler le danger.

Le hasard qui fait quelquefois plus que la prudence, l'emporte souvent sur les recherches les plus scrupuleuses, & c'est ce qui vient d'arriver; nos soins, nos démarches n'avoient pu te découvrir; nous étions à bout, & ne savions plus où donner de la tête, lorsque cet après midi, Wilmin nous amena un Flamand de sa connaissance qui va à Lyon, qui dit t'avoir vu il y a sept ou huit jours, arriver à Cambrai, & y descendre à l'hôtel de l'aigle-rouge; cet homme servoit il y a deux ans chez M.

de Sillery, où il t'a vu fréquemment, il assure ne s'être point trompé, & il t'a dépeint d'une façon à ne point s'y méprendre. Je voulois partir sur l'instant, mais j'ai réfléchi que probablement tu aurois passé Cambray, & qu'éloigné je ne pourrois adoucir les inquiétudes de la Marquise & de Cécile; ainsi j'ai jugé plus à propos de t'envoyer Wilmin qui s'y est offert avec ce zèle que tu lui as toujours connu pour ta maison, lorsqu'il étoit valet de chambre de ton père. Nous doutons s'il te trouvera encore à Cambray, nous n'osons l'espérer, mais il s'est fait fort de te joindre en te dépeignant aux maîtres des postes où tu auras passé.

Tu vois notre impatience, tu sens, tu partage déjà toutes nos peines & tu vas en faire tarir la source; Vermont, que ce moment sera délicieux! Songe à ta mère, songe à ta sœur, songe à madame du Cerceuil & à moi; quelque puissant que

soit l'intérêt particulier qui t'ait fait fuir, oublie-le, sacrifie-le; ne balance point, ne prens de guide que ton penchant généreux; la vertu est prompte dans les conseils qu'elle donne, & celui qui délibère sur une belle action n'est pas digne de la faire.



L E T T R E II.

Du Même au Même.

De Paris le 16 d'Octobre 1684.

GARDEZ-vous, malheureux Vermont, gardez-vous d'adhérer à la demande que je vous fis hier avec tant d'instance; restez où vous êtes, si vous le pouvez sans danger; cachez-vous, cachez-vous soigneusement, ou éloignez-vous; fuyez plus loin, fuyez vite, laissez-nous écarter s'il se peut, la foudre

qui vous menace.....ô Ciel! Dans quel malheur sommes-nous tombés? . . . Est-ce ta main cruel ami, qui a creusé un abyme sous nos pas?.... Qu'as-tu dit, qu'as-tu fait? Vermont! Se pourroit-il?..... Mais non Quoi qu'en disent les apparences, les apparences en imposent; je ne veux, je ne peux y prêter aucune foi. Ton ame m'est connue; j'y ai trop souvent lu, pour que je puisse te croire coupable. On t'impute un crime; la justice veut t'en punir; on en veut à ta liberté, à ta vie, à la nôtre..... Que fais-je? On se tait sur ce dont il s'agit, & ce silence mystérieux aide encore à nous accabler.

Quelle nuit! Vermont, quelle nuit venons-nous de passer? Vers les deux heures, douzes archers armés de pied en cap, sont venus à la tête d'un exempt semer l'alarme dans ta maison, & le bruit de deux escouades de guêt préposées à l'en-

tourer, a mis sur pied tout le voisinage, où j'ai pris, il y a peu de jours, un appartement, pour être plus prêt à servir ta famille. Assez calme cette nuit, par le départ de Wilmin, je goutois le sommeil que j'avois perdu en te perdant. Le tumulte m'en tira bientôt : je m'éveille en sur-saut, je vole à la fenêtre & vois à la foible lueur des lanternes, une foule d'hommes à ta porte ; malgré mon émotion, je m'habille à la hâte & je cours vers ta mere.

Elle s'étoit levée, & aux ordres du Roi, avoit fait ouvrir toutes les chambres, aux archers qui te cherchoient ; il n'est coin, il n'est recoin où ils n'aient fureté. L'exempt voyant leurs perquisitions inutiles, a demandé si nous avions part à ton évasion, où tu étois, & nous répondîmes l'ignorer. Alors il a dressé un procès verbal de nos déclarations sans vouloir nous donner le moindre éclaircissement.

On ne meurt pas de douleur , Vermont , car ta sœur cesseroit d'exister ; tu ne saurois concevoir l'impression que lui a faite la vue inopinée de ces hommes armés. Ta mere , malgré tout , a reçu le coup avec plus de force que je ne l'aurois cru. Revenue de sa premiere frayeur elle s'étoit levée avec assez de tranquillité , & lorsque j'entrai , elle regardoit avec peu d'émotion, les recherches de la Maréchaussée. Elle ne fit que me ferrer les mains , & levant les yeux au ciel : il frappe , me dit-elle , il abat , il afflige , mais il n'écrase ni n'abandonne.

Que l'ame de Cécile étoit loin d'une telle fermeté ? Cécile avoit perdu jusqu'à l'ombre du courage , & son état nous fit tout appréhender durant ces longs momens de crise. Deux fois elle s'est évanouie , & deux fois nous avons eu des peines extrêmes à la rappeler à elle. Vermont ? que cet enfant me touche ! Reve-

nue à ses sens, elle serroit sa mere dans ses bras tremblans, la pressoit sur son sein & l'inondoit de ses larmes. Egarée, elle s'appelloit à grands cris, & se couvroit le visage comme indigne de voir la lumiere.

Il est hors de doute mon ami, que tu as trempé dans quelque mauvaise affaire. L'alerte de cette nuit jointe à ta suite, ne suffit que trop pour nous en convaincre. Mais nous connoissons tes sentimens : ils nous rassurent, & aucun de nous ne te soupçonne d'avoir manqué à l'honneur. A la vérité nous ne savons qu'imaginer ; mais nous supposons tout ceci, l'ouvrage d'une étourderie, d'un piège où t'aura fait tomber la main lâche & coupable de quelque ennemi secret. Aie soin de m'informer exactement de quoi il est question : C'est tout ce que je te demande, afin de pouvoir prendre les mesures les plus promptes pour obvier aux suites fâcheuses.

qui te menacent. Du reste, repose-toi sur mon amitié, borne tes soins à ta sûreté, à ta conservation, & crois que ta mere, & ta sœur trouveront en moi, un fils & un frère.

De quelque nature que soit ta disgrâce, ne m'en ménage pas la plus légère circonstance, elle ne fera qu'accroître mon attachement, si l'on peut y ajouter encore. Oui Vermont, le malheur est la pierre de touche de l'amitié.

Paris, tout Paris saura sans doute aujourd'hui l'esclandre de la nuit dernière. Que va devenir madame du Cerneuil?... Je la verrai le plutôt possible, & n'épargnerai rien pour la rassurer. J'aurai soin aussi de t'informer exactement de tout ce qui se passera, & j'observerai la circonspection la plus scrupuleuse sur le choix de ceux que je t'enverrai; car je m'appерçois que nous sommes environnés, que nous sommes af-

faillis

saillis d'espions, & c'est à présent un motif de plus pour me retenir ici, sans quoi dès ce matin j'aurois couru sur les pas de Wilmin. Mon zele, le zele inconsideré de ta sœur m'y avoient décidé; mais la prudence de ta mere m'en a empêché; nous n'osons même hazarder ton valet de chambre, qui ne peut faire deux pas sans deux argus à sa suite. Nous avons jugé à propos de chercher un homme affidé hors de la maison, & nous esperons qu'il te trouvera en suivant les traces du premier.

Il ne nous vient aucune lettre par la poste, qui ne soit décachetée au bureau: c'est ce dont nous nous sommes apperçus depuis peu de jours. Milord nous mande qu'il se propose de rester encore à Sens, au moins cinq ou six semaines; mais je vais abréger son séjour. Comme rien n'a transpiré jusqu'à la nuit dernière, il ignore même que tu es absent. A l'instant je lui enverrai un exprès pour l'appeller à notre

secours , quoique j'eusse aimé de recevoir ta réponse au préalable.

Heureusement ta tante est toujours à la campagne ; personne ici ne desire son retour ; mais je crains qu'il ne soit plus prompt qu'on ne l'auroit cru : elle nous écrit qu'elle s'y ennuie , & on nous marque qu'elle y ennuie tout le monde.

Adieu mon cher Vermont , arme-toi de courage & apprens à souffrir ; tout dépose contre toi , mais mon cœur est pour toi ; il me dit que le tien ne peut être coupable. Eh bien ! s'il en est ainsi , espère & sois tranquille. Le malheur ne doit point altérer la paix d'une ame que le crime ne souille pas , que le reproche ne persécute point.

P. S. Le porteur de la présente , te remettra cinquante louis d'or pour tes plus pressans besoins.

L E T T R E I I I.

De Talfort à Milord son Pere.

Paris le 16 d'Octobre 1684.

QUELLES nouvelles ! Milord , quelles tristes nouvelles vais-je vous apprendre ? La Marquise de Vermont & sa fille sont entre les mains de la Justice ; on les a traînées ; pourrez-vous m'en croire ? On les a traînées , la nuit dernière dans une horrible prison ; depuis onze jours Vermont est fugitif , & c'est seulement depuis avant hier que nous avons découvert sa retraite. Qu'a-t-il fait , ou plutôt quel ennemi l'envie peut-elle lui avoir attiré ? On a l'audace de l'accuser d'un crime , & c'est tout ce que nous avons pu savoir , car on garde sur le reste , un profond & cruel silence , & c'est envain que je sollicite & fais solliciter le Lieutenant de la Police pour

savoir ce dont il s'agit. La Justice, qui dans notre pays, doit parler au dernier des citoyens est muette dans celui-ci : la vue seule d'un tonneau d'or, ou l'ordre d'un grand, peut lui ouvrir la bouche.

Ah ! Vous connoissez Vermont, pourriez-vous le croire coupable ? Non sans doute : ce feroit avilir, ce feroit outrager la vertu, que de soupçonner d'un crime, un jeune homme qui ne lui a jamais manqué. Vermont est plein de sentimens ; a une ame élevée & incorruptible, Vermont joint le cœur le plus sensible ; Vermont est rempli d'une prudence à toute épreuve & d'une sagesse au-dessus de son âge. Que pourroit-il donc avoir fait ?

Mais en supposant même qu'il soit coupable, pourquoi arrêter ignominieusement sa mere & sa sœur ? Pourquoi les priver de leur liberté ? Quoi tant de

cruauté dans les loix du peuple le plus policé !

Sentez, Milord, sentez la position actuelle , l'état douloureux & accablant de madame de Vermont—Voyez quelle horreur l'environne , quel affreux avenir s'ouvre devant elle. La religion la soutient , mais je crains qu'il n'en coûte la vie à sa fille. Non : je n'ai rien vu jusqu'ici qui me touchât tant , qui me fit tant d'impression que la douleur de Cécile depuis l'évasion de son frere. Eh ! quelle ame de roche ne se seroit pas brisée la nuit dernière à la scene horrible dont j'ai été spectateur ? J'ai vu le moment où l'on alloit charger de fers , la mere & la fille ; j'ai vu les vils , les cruels ministres de la police , lever la main sur ces infortunées ; j'étois seul pour elles , que pouvois-je contre ces inhumains ? Les menacer , me révolter , n'eût fait que les aigrir ; je me suis prêté à la circonstance : j'ai prié , j'ai im-

ploré leur chef pour qu'on les épargnât : je me suis abaissé jusqu'à ses pieds, & il restoit insensible à ma priere & à mon humiliation.

La Marquise rougissoit pour moi, & me forçoit de me relever. L'exempt accoutumé à de semblables scenes, nourri chaque jour du sang & des larmes des malheureux, n'étoit pas homme à se laisser fléchir par les miennes. Alors j'ai senti que ce que je n'avois d'abord osé lui offrir, seroit l'unique moyen de le rendre traitable ; quand les prieres & les pleurs ne peuvent rien, il faut de l'or. Je lui ai présenté ma bourse, il l'a prise, & en se relachant, disoit-il, des devoirs de sa charge, il a laissé libres les mains de madame & de mademoiselle de Vermont.

Mais ce qui me fut le plus sensible, ce qui me fit seigner le cœur ; c'est qu'après avoir arraché de son lit, la malheureuse

Cécile d'une manière indigne & odieuse, je l'ai vue traîner jusqu'au carosse, où on l'a jetée à côté de la Marquise; je les ai suivies jusqu'à la prison, & alors j'ai vu les tigres sourds à leurs cris mutuels, séparer la plus tendre des mères, de la plus tendre des enfans.

On vouloit les mettre dans une espèce de cachot, mais l'exempt que j'avois adouci, se prêta à ma sollicitation, & leur fit donner à chacune, une chambre où elles ont un grabat pour reposer. On m'a promis qu'elles y auroient le nécessaire: mais croyez-vous Milord, qu'elles résisteront à tant de maux?

Un médecin que j'ai envoyé vers elles il y a deux heures, vient de m'assurer qu'il craint tout de l'agitation de Cécile, & quoiqu'il ait pu lui dire, il n'a su la modérer. L'ame la plus forte a besoin de force encore pour soutenir un malheur; ainsi quand tous les malheurs viennent as-

faillir à la fois une ame jeune & foible , peut-elle y résister ? La fuite de Vermont avoit plongé Cécile dans la plus vive douleur ; la scène de cette nuit , l'a aigrie encore : la prison & la perte de sa mere y mettent le comble. Oui , sa douleur est trop violente pour qu'elle tarde à y succomber..... O ciel , vois qui tu permets qu'on opprime !

Je viens d'écrire à Vermont , mais je me suis gardé de lui montrer toute l'étendue de son malheur ; je ne l'ai informé qu'en partie de ce qui vient de se passer , & je lui ai tu l'arrêt & la captivité où gémissent à présent sa mere & sa sœur : ç'auroit été pour lui , une affliction de plus , & il ne faut pas affliger l'affligé.

Que pensez-vous Milord , & d'où ce coup peut-il être parti ? Ah ! Revenez , revenez bien vite , vos conseils , votre prudence , votre sagesse , me sont dans ces circonstances , plus nécessaires que jamais.

mais. Je ne fais que faire, je ne fais à qui me confier; tout ce qui m'environne, m'épouvante & m'observe.

J'oubliois de vous dire qu'on a faisi tous les papiers qui se sont trouvés chez madame de Vermont: & qu'à l'exception de quelques chambres qu'on a laissées pour ses gens, on a fermé tous les appartemens, & on y a mis le scellé.

Dieu! que je vais souffrir encore jusqu'à votre retour; ne le différez pas Milord; ne le différez pas, je vous en conjure par la tendresse que vous m'avez toujours marquée; je vous en conjure par l'amitié qui vous lioit à feu M. de Vermont, je vous en conjure par celle qui m'unit à son infortuné fils.... Ah! Que deviendrois-je si vous m'abandonniez dans ces momens épineux? Que deviendrait cette pauvre famille? Venez, venez la secourir: venez, volez ici, l'espoir de vous y voir

I. Partie.

D

bientôt, me soutient, & ranime le peu de courage qui me reste.

L E T T R E I V.

Réponse de Milord à son Fils.

De Sens le 18 d'Octobre 1684.

J E n'ai pas lu, j'ai dévoré votre lettre lettre en tremblant : je voulois & je craignois de lire ; chaque ligne aiguïsoit ma curiosité, augmentoit mon effroi & redoubloit mes craintes. J'avois peine à m'en fier à mes yeux, & je croirois encore ces funestes nouvelles, un songe, une imposture, si tout autre que mon fils me les avoit écrites.

Je ne fais qu'imaginer ; plus je pense à ce terrible événement, plus j'en cherche la cause & plus je m'y perds ; il ne faut pourtant rien précipiter : suspendons no-

tre jugement Voyons, travaillons, attendons, & sans doute que nous serons éclaircis.

J'approuve beaucoup la maniere dont vous vous êtes conduit, & je vous loue sur-tout d'avoir caché à votre ami, l'emprisonnement de la Marquise & de sa fille. La jeunesse est sensible, mais la jeunesse est téméraire. Tendre comme je le crois, Vermont ne supporteroit point l'image de sa mere & de sa sœur en prison; il croiroit pouvoir seul les en délivrer, & vif, comme il est, il se porteroit à tous les excès, & seroit assez hardi pour venir sur le champ à Paris, se précipiter dans le danger qu'il n'a évité que par la fuite.

Vous prenez son parti avec une chaleur qui me plait assez; vous avez raison, Talfort, c'est dans la disgrâce qu'on a besoin d'amis, & c'est du malheureux qu'il faut l'être. Mais la sage amitié n'a-

veugle point, car la prudence est son guide ; vous ne voyez dans Vermont que ses vertus, & vous fermez les yeux sur ses défauts. Comme je crois le connoître autant que vous, je suis de votre sentiment, & je ne peux me persuader qu'il ait commis un crime ; Vermont a l'ame honnête & le cœur droit, cela me suffit : mais Vermont a le cœur foible & les passions vives, cela m'alarme. Un Jeune homme se précipite souvent dans les maux qu'il voudroit éviter : le tems, le tems seul instruit l'homme ; l'homme hélas ! n'apprend à se conduire qu'en vieillissant. D'ailleurs, Vermont a fui : sa fuite a un motif, & ce motif quel qu'il soit, n'offre rien de bon à augurer de sa conduite : je suis loin pourtant de vouloir le condamner ; j'aime Vermont : mon cœur cherche à le trouver innocent ; je ne fais que croire, mais je me figure qu'il s'est laissé aller à quelque étourderie qui pourra peut-être, n'avoir pas des conséquences aussi fu-

nestes que vous l'avez cru d'abord. Néanmoins les fuites fâcheuses qu'elle a eu jusqu'à ce moment, ne sont que trop cruelles, & je ressens, je partage les peines de sa malheureuse famille qu'on veut sûrement compliquer dans son affaire quelle qu'elle soit.

Voyez nos amis, les amis de la Marquise & les amis de son fils; travaillez de concert avec Melcourt; consultez M. de Simore, écrivez même à la Baronne de Clagny, & marquez-lui ce qui se passe. Je fais qu'elle n'est pas la femme du monde la plus obligeante, mais elle a du crédit, elle est tante de Vermont & de Cécile, elle est par conséquent intéressée à les servir. Réunissez-vous tous, concertez ensemble; que chacun s'emploie & emploie ses amis; étranger ici j'y puis bien peu & vous aussi.

Il est inutile que j'aille présentement à Paris; qu'y ferois-je plus que vous? J'y

perdrois des momens précieux dont je puis faire profit à la cour. Comme elle est actuellement à Fontainebleau, je vais partir à l'instant ; je ne tarderai pas d'y arriver, & je tâcherai d'éclaircir tout le mystère ; de votre côté, agissez comme je viens de vous le dire, tandis que du mien je travaillerai à la liberté de madame & de mademoiselle de Vermont. Consolez-les, rassurez-les, rassurez-vous-même ; elles se sont trop alarmées, & sans doute qu'en les voyant arrêter, vous vous êtes trop alarmé. Ce sont des formalités qui m'affligent plus qu'elles ne m'épouvantent ; mais l'amitié rend craintif, & la crainte ne voit que par un microscope. J'envisage les choses avec plus de sang froid & d'un autre œil que vous : calmez-vous donc, & comptez sur tous mes soins.

Je verrai sûrement après demain, le pere de la Ch*** & le Marquis de L***; j'espere

beaucoup du premier , & si je puis les mettre tous deux dans nos intérêts , quelque soit le grief qu'on ait contre Vermont , sa mere & sa sœur ne tarderont pas à être libres.

Je joins ici un effet dont vous pourrez toucher la valeur à la banque de M. la Forest , & il n'est pas besoin , je crois , de vous recommander d'en faire passer une partie à votre ami : avertissez-le sur-tout de se tenir secrètement à couvert de toutes poursuites jusqu'à nouvel ordre ; quelle que soit son affaire , quelque innocent qu'il puisse être , le parti le plus sûr est celui qu'il a choisi , car l'homme le plus innocent , est à demi coupable lorsqu'il est dans les fers , tant la premiere impression est puissante sur tous les esprits.

Vous ne tarderez pas à recevoir de mes nouvelles , ou je me rendrai moi-même à Paris , si je peux obtenir tout de suite l'expédition de l'élargissement

que je vais solliciter. Soyez circonspect dans ce que vous ferez. Ménagez votre fanté qui m'est précieuse & que les momens rendent plus que jamais précieuse à vos amis.

Je serai logé à l'hôtel de Londres.

L E T T R E V.

De Wilmin à M. Talfort.

Cambray le 18 d'Octobre 1684.

Monfieur,

Je fuis arrivé ici le lendemain au soir de mon départ de Paris ; hélas ! j'espérois de ma diligence un succès différent. J'ai à la vérité trouvé M. le Marquis à l'auberge que le Flamand m'avoit indiquée ;

quée; mais ô Dieu! Dans quel état? Sans con-
noissance couvert de trois profondes plaies,
exposé à la pitié & presque à l'abandon.
Je n'ai pu tirer de personne aucun éclair-
cissement, si ce n'est qu'il est arrivé ici
le 7 dans une chaise de louage que le
postillon a ramenée, qu'après avoir ordonné
de lui en procurer une autre pour le len-
demain; il avoit demandé une chambre,
& commandé qu'on lui fit chauffer aussi-
tôt un peu de vin.

L'hôtesse dit l'avoir observé avec émo-
tion: il étoit pâle & se soutenoit à peine;
qu'il soupiroit & s'efforçoit d'étouffer ses
soupirs. Il monta dans la première cham-
bre, & se trouvant extrêmement foible,
il n'eut que le tems de se deshabiller à de-
mi, & de se jeter sur le lit.

Quelques minutes après, un des gar-
çons de la maison, alla lui porter le vin
qu'il avoit demandé, mais en approchant
de son lit, il recula d'horreur en appel-
I. Partie.

lant au secours , & en criant que ce jeune étranger venoit de s'assassiner ; l'hôte & l'hôtesse disent qu'en effet, il nageoit dans des flots de sang , & que son épée nue , glissée de dessus le lit , en étoit toute souillée.

L'alarme se répandit bientôt dans tout le voisinage ; on accourut en foule , & à l'instant l'auberge fut investie de curieux & remplie de confesseurs.

Le récit d'un événement si tragique & si nouveau pour une ville aussi petite que celle-ci , se répandit par-tout au même moment , & sur le bruit que M. de Vermont s'étoit détruit , la justice vint pour saisir le cadavre du suicide , où le suicide lui-même s'il respiroit encore ; il respiroit en effet , mais il avoit perdu tant de sang qu'on ne pouvoit croire qu'il en échappât.

Un ancien militaire , M. le Chevalier de Rivebois , Commandant de la place ,

fut aussi attiré par la foule ; sa présence fit retirer le peuple , & il eut même assez de crédit pour éloigner les Capucins , qui , obstinés à confesser le moribond , l'étouffoient à force de vouloir le faire parler.

Le Commandant fit venir un Chirurgien qui visita M. le Marquis , & lui trouva trois blessures , l'une au-dessous de l'aisselle droite , une autre qui va presque aux poumons , & la troisième entre les dernières côtes ; mais son ignorance ne lui permit pas de décider si ces blessures étoient antérieures à son arrivée , ou s'il se les étoit faites ; il panchoit même à croire avec le peuple , qu'elles étoient le funeste ouvrage du malheureux M. de Vermont. Ce qu'il fondeoit sur ce qu'il n'y avoit aucune marque de premier appareil , à l'exception de deux mouchoirs trempés de sang , mais dont il n'étoit pas ceint , & qui selon lui , ne signiïoient rien.

M. de Rivebois fut ému de compassion ,

en opina autrement que les autres , & interpofa fon autorité pour empêcher que la juftice n'enlevât M. le Marquis ; il eut la bonté de le recommander au chirurgien , & donna ordre à l'hôte d'en avoir tous les foins poffibles ; il vient même le voir tous les jours. Depuis lors M. de Vermont n'a recouvré connoiffance que deux fois , mais paffagerement , & il n'en a donné aucun figne depuis mon arrivée. Que j'ai été faifi de le trouver dans cet état affreux ? Et je fuis d'autant plus défolé que je crains qu'on ne pourra le fauver. Il tombe par intervalle, dans des convulfions qui font tout appréhender ; il ne prend que du bouillon , & il en prend peu , car on a toutes les peines du monde à le lui faire avaler. On panfe fes plaies régulièrement chaque matin & chaque foir.

Dès que le Commandant fut informé de mon arrivée , il me fit appeller , & inf-
truit des bontés qu'il avoit eues pour M.

de Vermont, je n'ai pas cru devoir balancer à lui dire qui il étoit. Il m'a dit qu'il avoit connu feu M. le Marquis mon maître, & qu'il croyoit à propos que je ne nommasse son fils à personne.

Votre exprès, Monsieur, vous remettra la présente : il est arrivé cet après midi à deux heures, & il m'a remis la somme avec la lettre dont vous l'aviez chargé. Le mystère que vous lui aviez recommandé, nous a fait présumer à tous deux qu'elle contenoit des choses importantes, & qui demandoient peut-être une prompte exécution, c'est pourquoi je me suis cru autorisé à l'ouvrir, & je crois en effet avoir bien fait, parceque dans la crainte d'accabler M. de Vermont, j'observerai de ne pas la lui rendre aussi-tôt, s'il a le bonheur de recouvrer connoissance. Mais hélas ! que j'ai peu d'espoir ?

J'attendrai vos ordres sur ce que vous trouverez bon que je fasse dans les cir-

constances, & vous pouvez, si vous le jugez à propos, m'envoyer vos lettres sous enveloppe, à l'adresse de Robert, hôte de l'aigle noir.

L E T T R E VI.

De Talfort à Milord.

De Paris le 21 d'Octobre 1684.

MILORD,

Je suis plus accablé que jamais, & tout concourt à effacer les rayons du doux espoir que vous m'aviez donné. Les maux semblent se tenir par la main, les revers s'enchaînent aux revers, ils s'accumulent & viennent accroître notre disgrâce. Voilà mon malheureux ami à l'extrémité, isolé dans les mains mercénaires

des étrangers , & la crainte de le trahir ;
la crainte de laisser sa mere & sa sœur ;
m'empêchent de voler à son secours.... Ah !
Milord, que dois-je faire ?

Je suis dans une désolation qui ne peut
se rendre : de quelque côté que je jette les
yeux , je ne vois que la douleur , l'aban-
don & le désespoir Ici c'est une femme
respectable qu'on vient de couvrir d'oppro-
bre , c'est une mere dans les pleurs ; ici
c'est sa fille qu'on lui a arrachée ; là bas ,
c'est son fils , c'est mon ami fugitif , prêt
à expirer ; voilà l'image d'une famille ho-
norable , qui jouissoit encore , il n'y a que
peu de jours , de l'estime publique , de la
confiance , de l'amitié des gens de bien , &
pour comble de maux , c'est un bras invi-
sible , qui appésantit sur elle sa main de
fer , & qui s'obstine à l'opprimer
Qu'est-ce donc Milord ? Qu'est-ce donc
que cette funeste affaire qu'on cache tant ?

Je vous envoie la lettre qui accroit ma

douleur , la lettre fatale que je viens de recevoir de Wilmin ; lisez , pénétrez ce nouveau mystère , développez ce nouveau malheur , trouvez-en la source funeste. A-t-on frappé Vermont ? Vermont s'est-il frappé lui-même ? Un jeune homme qui craint Dieu , qui aime une famille , dont il est l'idôle & l'appui , qui s'y doit , qui se doit à lui-même , qui se doit à son nom , qui se doit à ses amis , pourroit-il être capable d'un tel excès ? Pourroit-il s'être porté à un tel désespoir , que d'attenter à ses jours ? Non , non : je connois mon ami , il est incapable d'une lâcheté , & c'est une lâcheté de ne pouvoir supporter la vie , parcequ'elle est hérissée de malheurs. D'ailleurs , le suicide ne germe que dans un cœur corrompu , & en est-il un qui le soit moins que celui de Vermont ? Le suicide n'est ordinairement qu'un fou ou un coupable , qui , après avoir passé par tous les excès , & couru de crime en crime , commet le dernier sur lui-même ,
parcequ'il

parcequ'il ne peut plus en commettre d'autres , & ce n'est sûrement pas à ce point que Vermont a été réduit. Au reste , s'il avoit voulu se détruire , n'est-ce pas sur son cœur qu'il auroit porté les coups ?.... Mais pourtant on l'a trouvé baignant dans son sang , & l'arme cruelle qu'il y avoit plongée , en fumoit encore.... Ah ! C'est cette idée qui me confond , je ne peux l'a supporter, elle est affreuse ; tout ce qui accuse mon ami, tout ce qui le rend coupable à mes yeux , m'en impose & m'accable..... Ciel ! ô ciel ! ne l'abandonne pas , veille sur lui , conserve-le , conserve un fils à sa mere , un frere à sa sœur , un ami à son ami , & nous te louerons , nous te bénirons sans cesse.... Mon Dieu ! L'heureux & l'infortuné sont également l'ouvrage de tes mains : ceux que le fort persécute , sont tes enfans comme ceux que la fortune couronne.

J'erre , abattu dans une consternation ,

I. Partie.

F

dans une perspective qui ne me laissent aucun repos, & votre silence joint une nouvelle inquiétude à mes alarmes ; car je m'étois soutenu par l'espoir que vous verriez le Père de la Ch*** que je croyois homme à quitter tout pour vous servir, & dont le crédit me promettoit le succès de vos démarches. Je crains que vous ne puissiez voir M. de L*** ; je le crois trop affairé pour pouvoir compter sur lui.

J'ai fait ce que vous m'avez commandé ; j'ai écrit à madame de Clagny, & je me suis rendu chez la plupart de nos amis ; mais je n'ai pu exécuter le projet que vous m'aviez prescrit. Melcourt est absent : j'avois oublié de vous le dire : je crois même qu'il l'étoit avant la fuite de Vermont. Quant à M. du Cerneuil, je ne crois pas qu'il faille penser à l'engager dans les intérêts d'un homme qui lui est suspect. J'ai été cinq fois chez le Comte de Simore sans pouvoir lui parler ; je n'ai

pas eu plus d'accès chez M. de Sillery , ni mieux réussi auprès de ceux que j'ai vus. L'un a trouvé des prétextes , & l'autre des excuses frivoles , pour se dispenser de ce que je propoisois. Le malheur est un mal contagieux , c'est une peste qui fait fuir tout le monde.

On m'a interdit tout accès auprès de madame de Vermont : les ordres même à ce sujet , sont si précis , que je n'ai pu fléchir le géolier , ni par promesses , ni par argent. Néanmoins , le médecin qui la voit tous les jours , a couru les risques de lui fournir de quoi écrire , & j'en reçois une lettre à ce moment. Elle a aussi écrit ce matin à sa fille , par la même voie , & Cécile après avoir lu & baisé la lettre de sa mere l'a remise au médecin ; rendez-la à Talfort , lui a-t-elle dit , qu'il voie que le malheur n'a pas étouffé chez nous , les sentimens ; qu'il nous fait éprouver encore celui de la reconnoissance. Je vous envoie

ces deux lettres mouillées de mes larmes.

Madame de Vermont est passablement bien; mais Cécile a eu quelques accès de fièvre; elle l'a quittée pourtant depuis hier & le médecin me dit qu'il ne lui a trouvé aucun symptôme de rechute; mais elle n'est pas encore dans le calme. Elle ne cesse de pleurer, & demander à toute force qu'on la réunisse à sa mere. Comme elles manquoient l'une & l'autre de beaucoup de choses, je leur ai fait porter les plus nécessaires à la propreté.

Vous recevrez la présente sous enveloppe, & je vous prie de m'envoyer votre réponse de même, à l'adresse de M. Dumartéau, rue Verbois, quartier St. Martin; car la poste m'est extrêmement suspecte, & les espions qui nous observent se multiplient à vue d'œil. Trois d'entre eux, ont tendu des pièges au valet de chambre de Vermont, ainsi qu'à un autre domestique de sa maison, & leur ont offert

de l'argent pour qu'ils découvriissent sa retraite. Il est vrai que ceux-ci étoient dans l'impossibilité de trahir leur maître, mais j'ai connu leur fidélité par le soin qu'ils ont eu de m'avertir de ce qui s'étoit passé.

Je suis quelquefois tenté de laisser la Marquise & Cécile, à la garde & aux soins seuls du médecin que je leur ai donné, & de voler au secours de Vermont; mais je tremble de ne pouvoir tromper mes argus. Je veux courir après mon ami, & à l'heure présente mon ami n'est peut-être plus..... Quel coup ! quel coup.... Sa mere & sa sœur n'y survivront jamais.



L E T T R E V I I.

De Madame de Vermont à sa Fille.

JE respire ma fille , je respire : je vis toujours pour vous aimer , & je ne sens mon malheur que parceque vous ne savez supporter le vôtre. Vous ne faites que pleurer , me dit-on , & chaque fois qu'on me le dit , on m'enfonce le poignard dans le sein..... Quoi ! si peu de courage dans Cécile ? Cécile , ma fille Cécile , courbe lâchement sous l'adversité ? Le premier malheur a pu l'abattre & la désespérer ?.... Oh ! je vous croyois un cœur plus grand , j'attendois de vous plus de fermeté. C'est ma fille qui devoit m'exciter au courage , & il faut que je lui en prête. Allons Cécile , allons relevez-vous , relevez-vous vite de ce honteux abattement : il est indigne de vous , il m'outrage & vous outrage ; car

Enfin pourquoi ces pleurs continuels , cette terrible consternation & cet affreux désespoir ? C'est parcequ'on vous a ravi votre mere , que vous avez perdu votre frere & votre liberté. Eh ! bien Cécile , tous ces maux ne font rien , ne font absolument rien. C'est au vice , au vice seul à rougir , à s'affliger , à plier sous ceux qu'il s'est attirés ; mais la vertu est fiere : contente de son propre témoignage , la vertu leve courageusement un front serene contre les coups qu'elle n'a pas mérités , & elle en tire un nouveau lustre. Il faut donc opposer une noble fermeté à la disgrâce , car c'est accroître ses maux que de ses revolter contre eux. Celui qui s'aigrit contre le malheur , aigrit le malheur contre lui.

Va Cécile , va mon enfant , les calamités sont nos amis ; c'est Dieu qui nous les envoie , pour bannir de notre ame , le calme trompeur & dangereux qui cher-

choit à l'envirer.... Qui connoît les desseins de la providence ? Quel œil les a lus ? Quel esprit les a fondés ? J'ignore la cause de notre malheur , mais jusqu'à présent nous ne pouvons qu'en soupçonner Vermont ; eh ! bien tu aimes ton frere autant que je l'aime ; imite-moi donc ma fille , souffre , souffre pour lui avec la même constance que je le connois capable de souffrir pour toi. Qui sait d'ailleurs si le malheur ne le fera pas rentrer en lui-même. Malgré toutes ses vertus , ton frere est dans un égarement dont je n'ai cessé de gémir. Il a les vertus de l'honnête homme , mais il n'a pas celles du chrétien , & aujourd'hui il en sentira le besoin dans ses disgraces. Oui , c'est dans les durs & pénibles momens d'une heureuse adversité qu'on écoute la sagesse. Dès que la douleur active & pénétrante , a déchiré & abattu l'ame , la religion approche d'elle en souriant , la relève avec bonté , & sa main bienfaisante jette alors ses semences

mences dans le cœur que les larmes viennent d'amollir ; Vermont est tendre : puisse-t'il ma chere Cécile , puisse-t'il en avoir versé autant que toi ? Je condamne les tiennes , mais j'approuverai , je bénirai les siennes.

Crois-moi mon enfant , cesse de pleurer ; calme-toi , laisse , laisse gronder la tempête ; n'afflige plus ta mere ; unis tes peines aux siennes , & mets-les comme elle , au pied de la croix ; mettons-nous y l'une & l'autre , penchons-nous y , reposons-nous y dans un doux abandon , & notre confiance ne sera pas trompée..... Va Cécile , un souffle , un instant a dissipé notre bonheur ; un souffle , un instant peut dissiper tous nos maux..... D'ailleurs , Talfort nous reste : Talfort est un ami généreux ; il fera pour nous plus que tu n'esperes ; Ah ! Quand on a trouvé un ami de sa trempe , il ne faut se plaindre , ni de la fortune ni des hommes.

I. Partie.

G

Rassure-toi donc ma fille , console-toi si tu m'aimes , sèche des pleurs qui m'offensent , cesse des plaintes qui déchirent le cœur de ta mere. Ta mere ? Eh ! bien Cécile , tu ne l'as pas perdue. On a pu séparer nos corps , mais l'ame est libre , aucune puissance ne peut l'asservir , toute la cruauté ne peut l'enchaîner. Vois , ma fille , vois l'heureux privilege : c'est le seul que l'homme ne peut envahir : le ciel l'a donné à l'homme contre l'homme. Mon esprit se joue des verroux , il perce les murs épais qui me captivent , il franchit jusqu'à toi : il est sans cesse avec toi ; que veux tu de plus ?....attends Cécile , attends le reste du ciel & des soins de notre ami.



L E T T R E VIII.*De Madame de Vernon à M. Talfort.*

L'HOMME de bien que vous nous avez donné, généreux Talfort, m'est d'une grande consolation dans les disgrâces que le ciel nous a envoyées, & il l'augmente chaque jour, en m'apprenant qu'elles n'ont rien affoibli de votre amitié. Soyez circonfpect cependant ; modérez votre zèle, prenez garde de vous envelopper dans notre malheur ; ce seroit alors que j'en sentirois toute l'amertume.

Je baise la main qui m'a frappée, & j'espère tout de la grace, persuadée que Dieu proportionnera mon courage à mes sujets d'affliction ; ainsi j'examine peu si les hommes sont injustes, je ne cherche seulement pas la cause de mon emprisonnement, & je n'ouvrirai point la bouche,

pour regretter la perte de ma liberté. La plainte & le murmure offensent le ciel ; c'est le ciel qui dispense les biens , & c'est le ciel qui permet les maux ; j'ai mis mon espoir en lui , & je ne crains pas de le trop étendre.

Ma seul crainte est pour mon fils ; & c'est en pensant à lui que je me sens vivement alarmée. Il est jeune ; on l'aura sans doute engagé dans quelque fâcheuse affaire dont il n'a évité la peine que par la fuite ; puisse-t-elle suffire pour l'en mettre à couvert ? Puisse la perte de ma liberté sauver la sienne ? Ah ! je bénirai mes maux , s'ils en épargnent à mon fils.

Je connois aussi le cœur de Cécile ; quand la fougue de la première douleur sera apaisée , elle se résignera à la volonté suprême ; oui , Cécile aime trop son frère pour ne pas supporter ses peines patiemment ; sa plus grande est sans doute , de

de le voir séparée de moi ; & le plus ardent de mes vœux , est qu'on me la rende ; alors je la consolerais , je lui apprendrais à souffrir ; réunies nous souffririons moins , ou plutôt nous ne souffririons plus ; loin de moi , elle n'a pas la force d'employer des momens précieux ; je les lui ferai mettre à profit , car l'école du malheur , est l'école de la sagesse.

Que ne vous dois-je pas ? que ne vous devons-nous pas , bienfaisant & constant ami ? Et qui de nous pourra jamais reconnoître vos bontés ? Je sais qu'un cœur comme le vôtre , en trouve assez le prix en lui-même ; mais attendez-en une autre récompense , une récompense inmanquable : c'est Dieu qui vous la donnera ; Dieu est un père tendre , il paie avec usure , les services qu'on rend à ses enfans malheureux ;

Si vous pouvez obtenir qu'on me remette Cécile , bornez-là vos soins pour

nous , & consacrez-les à mon fils , à mon infortuné fils. Où est-il à présent ? que fait-il ? que deviendra-t-il ? Mon Dieu ! Vous veillerez sur lui , & vous Talfort , vous n'abandonnerez pas votre ami.

L E T T R E I X.

Réponse de M. Talfort à Wilmin.

Paris le 22 d'Octobre 1694.

JE ne vous recommanderai pas mon bon Wilmin , d'avoir soin de mon ami ; vous avez servi le pere avec trop d'attachement , pour en manquer au fils dans le danger où il est. Que ne puis-je ainsi que vous , lui prodiguer tous mes soins , & travailler à le sauver ? mais les circonstances ne me permettent pas à ce moment , de courir à son secours : elles changeront peut-être

sous peu de jours , & je ne tarderai pas de me rendre à Cambray. Fasse le ciel que j'y trouve encore mon ami ? Nous le confions à sa garde & à votre zèle ; c'est un autre moi-même , c'est la consolation & l'appui de sa famille , c'est le reste précieux d'un homme qui a payé vos services de toute sa confiance. Ah ! si vous pouvez sauver ses jours , Wilmin , vous prolongerez les nôtres.

Remerciez de notre part , cet honnête Commandant qui s'est attendri sur son sort , & je vous crois trop prudent pour ne pas suivre le conseil qu'il vous a donné , de faire son nom.

Vous trouverez ci-inclus , un billet à ordre de cinquante autres louis d'or ; n'épargnez rien ; vous êtes proche de Douay où il y a une faculté de médecine & d'habiles chirurgiens ; faites-en appeler un & ne laissez pas plus long-tems mon ami ,

entre les mains meurtrières de l'ignorant dont vous m'avez parlé.

Si Vermont reprend connoissance, n'oubliez rien pour l'encourager ; dites-lui que Milord est à la Cour, où il travaille à mettre le pere de la Ch*** dans ses intérêts.

Soyez tranquille sur le sort de votre femme & de vos enfans ; j'ai envoyé vers eux trois ou quatre fois, & j'en aurai tous les soins. Reposez-vous en sur moi, comme je me repose sur vous de celui de mon ami.

P. S. Dorénavant, écrivez-moi sous enveloppe à l'adresse de M. Dumarteau, rue Verbois, quartier St. Martin.



LETTREX

L E T T R E X.

Réponse de Milord Talfort à son Fils.

Fontainebleau le 23 d'Octobre 1684.

CE que vous avez prévu, Talfort, est arrivé; je n'ai pu pénétrer auprès de M^{de} L***; mais j'ai parlé ce matin au R. P. de la Ch***, & j'en ai été reçu de la manière la plus obligeante, avec cette affabilité qui le caractérise si bien; (*) il m'a donné une longue audience; j'ai eu le temps de lui détailler toute l'oppression que souffrent la marquise & Cécile. Je lui ai

(*) Qui croira qu'un Anglois, qu'un homme tel que Lord Talfort, ait pu se tenir honoré des politesses d'un Jésuite, & qu'il en parle avec une sorte de ravissement? On cessera d'en être surpris, si on réfléchit que souvent cet homme orgueilleux dédaignoit de voir les Ducs & Pairs, les Archevêques du Royaume, & qu'il se contentoit de leur faire écrire ses volontés par son valet-de-chambre.

parlé avec confiance , & ne lui ai pas caché que je soupçonnois Vermont d'avoir commis quelque étourderie ; mais je l'ai persuadé de l'innocence de sa mere & de sa soeur.

Il a tombé des nues ; jé l'ai vu frémir d'horreur , au récit de l'injustice criante qu'on leur a faite , & non-seulement m'a-t'il dit , son amitié veut qu'il nous serve , mais dans une telle occasion la probité l'y oblige ; & quoiqu'occupé d'une affaire de famille qui l'afflige beaucoup , il l'oubliera pour travailler premierement à la nôtre ; il m'a promis de parler au Roi dès ce soir même ; ainsi demain je saurai de quoi il est question , car le révérend pere l'ignoroit absolument.

Vous connoissez son crédit , & l'empire qu'il a sur l'esprit de sa Majesté ; il est tout-puissant , & c'est un homme de feu pour obliger ; il est entré d'abord dans nos intérêts , & a pris le parti de madame.

& de mademoiselle de Vermont, avec une chaleur, avec une vivacité qui m'assurent que leur liberté est prochaine.

Tâchez donc de leur faire passer les promesses qu'il vient de me donner : dites à Cécile que ses peines vont finir ; rallumez l'espoir dans ce cœur foible & découragé ; l'aube d'un beau jour rend des forcés au voyageur que la fatigue a abattu.

J'ai dit au pere de la Ch*** que les jours de Vermont étoient en danger, & qu'il avoit dû rester à Cambray ; il a été vivement touché de son état, mais il m'a dit, que c'étoit un bonheur qu'il n'ait pu passer outre, parcequ'il se pouvoit que son affaire fût d'une nature à ne pouvoir en obtenir aussi-tôt le pardon de sa Majesté, & qu'il l'auroit aigrie en se rendant fugitif du Royaume ; que par conséquent, il y auroit moins de difficulté à la traiter ; qu'il étoit inutile d'y intéresser d'autres que lui, qu'il se chargeoit de tout, al-

loit d'abord s'éclaircir, & lever un ordre pour mettre en liberté la Marquise & sa fille,

Il faut user à leur égard de la même prudence que vous avez eu à celui de Vermont ; informez-les seulement qu'il est resté à Cambrai , que Wilmin l'y sert , & taisez leur , taisez leur absolument son danger ; Cécile est si consternée que je ne soupçonne même pas que vous ayez l'idée de le lui confier ; mais vous pourriez peut-être compter trop sur le courage de sa mere , & ce nouveau malheur en seroit l'écueil. Une mere est ingénieuse à se créer des alarmes , une mere souffre , une mere supporte patiemment tous ses maux , parce que ses enfans lui font aimer la vie ; mais prête à les perdre , elle hait bientôt le jour qu'ils ne verront plus , & s'abandonnant à toute sa tendresse , elle n'écoute que sa douleur ; elle a eu la force de vivre pour ses enfans , & n'a pas celle de vivre après eux.

D'ailleurs , Vermont n'est peut-être pas dans un état aussi désespéré que le croit Wilmin ; la nature a beaucoup de force à son âge : son âge me laisse de l'espoir , & ce qui vous fait craindre pour sa vie , sera peut-être ce qui la lui sauvera ; c'est cette quantité de sang qu'il a perdu , elle l'a garanti probablement de quelque fièvre violente qui auroit suivi les agitations qu'il doit avoir éprouvées. Au reste , ses blessures ne me paroissent pas dangereuses , & ne tiennent en rien du suicide ; mais vous êtes toujours habile à vous tourmenter , & votre âme effrayée , grossit toujours ses fujets de peine. Eh ! Talfort , tous les maux quels qu'ils soient ne sont que trop grands , & n'arrivent que trop tôt ; pourquoi donc les hâter encore , & se les exagérer ?

P. S. Ne partez pas pour Cambray , attendez que je sois à Paris ; j'espère que vous m'y verrez bientôt avec d'heureuses nouvelles.

L E T T R E X I.

Réponse de M. Talfort à Madame de Vermont.

MADAME,

Vous m'avez toujours été respectable ;
le malheur vous la rend davantage ; &
j'admire cette force , j'adore cette vertu
avec lesquelles vous le soutenez. Je ne
peux partager votre courage , mais je par-
tage sincèrement votre douleur , & je prie
le ciel qu'il me permette de l'adoucir ;
c'est une grace qu'il doit à mes vœux ,
c'est un prix qu'il doit à vos vertus , &
j'espère qu'il va nous l'accorder ; oui Ma-
dame , tous vos maux , tous nos maux
vont finir , car une main bienfaisante s'ap-

prête à les effacer. La trame des méchans, leurs fourdes & coupables menées, peuvent surprendre l'équité des loix, & opprimer les gens de bien ; mais le crime n'a qu'un succès éphémère : la voix puissante de la vérité, se fait bientôt entendre, & confond l'imposture.

Un homme juste, un homme sensible & puissant, le pere de la Ch*** s'est attendri sur votre sort, & s'intéresse vivement en votre faveur ; il a été outré du traitement odieux que vous avez subi, & s'est chargé de vous faire rendre justice ; il doit même avoir déjà parlé au Roi en conséquence, & j'attends de moment en moment, l'effet de ses promesses.

Allons Madame, plus d'alarmes, plus de disgraces ; des jours calmes & sereins vont succéder à l'orage : nous ferons bientôt réunis, je pourrai vous voir, vous parler & vous bénir de vive voix. Cécile, cette chere enfant, vous sera rendue, &

sans doute que Vermont nous le fera bien
tôt aussi : hélas ! vous avez mis votre
confiance au ciel , & le ciel ne peut la
tromper ; nos biens , notre santé , notre
liberté sont entre ses mains : à ce moment
il les donne , demain ils les retire , & les
rend le jour d'après.

Le médecin doit vous avoir dit que
Wilmin a rejoint Vermont à Cambray ,
& qu'il y est resté à son service. Soyez
tranquille sur lui : Vermont est mon ami ,
vous savez qu'il m'est trop cher pour que
je le perde de vue ; d'ailleurs , le père de
la Ch*** ne bornera pas ses soins à votre
liberté ; car il a promis d'appuyer Vermont
de tout son crédit. Mais en supposant qu'il
n'ait pas d'abord pour lui une issue aussi
favorable que je l'espère , rassurez-vous ;
mon ami est en sûreté , & il est à présu-
mer qu'on ignore sa retraite.



LETTRE XII.

L E T T R E X I I

*De M. Talfort à Mademoiselle de Vermont.***MADAMOISELLE,**

Je n'ai pu jusqu'à ce moment, vous offrir aucune consolation : il ne m'a été possible que de prendre une part stérile à vos peines, & vous êtes si sensible que j'ai craint d'aggraver les vôtres, en vous disant les miennes ; mais aujourd'hui mes alarmes se dissipent, & l'espoir le plus séduisant renaît dans mon cœur. Un bras puissant travaille à repousser le bras cruel qui vous persécute, & vous touchez au moment d'être rendue à madame votre mere : je touche au moment de vous voir l'une & l'autre remises en liberté.

I. Partie.

I

Que cette idée me flatte ? Combien elle me console, combien elle me dédommage de ce que j'ai souffert ?.... Imitiez-moi donc mademoiselle, calmez-vous, sechez vos larmes, ouvrez l'ame au plaisir que le ciel nous prépare, & puisque j'ai partagé votre douleur, partagez ma joie.

Le pere de la Ch*** est instruit de votre situation, & Milord l'a convaincu de votre innocence. Il lui a promis de parler aussi-tôt au Roi & s'est fait fort d'en obtenir l'ordre de votre liberté. Mon pere qui brûle ainsi que moi de vous voir sortir du lieu indigne où la cruauté vous a confinée, me marque qu'il l'apportera lui-même, & je l'attends incessamment. Notre protecteur lui a promis beaucoup plus : il lui a promis tous ses soins pour Vermont ; ainsi quelque soit son affaire, elle ne pourra avoir aucune suite funeste avec un tel défenseur. Ah ! Le ciel nous aime encore, puisqu'il va nous réunir, & s'il nous

aime, il ne laissera pas notre bonheur imparfait; oui, oui: le ciel rendra Vermont à sa mère, à sa sœur & à son ami. Que cet instant me sera doux, & qu'il me tarde de le voir arriver?

L E T T R E X I I I .

De Milord à son Fils,

Fontainebleau le 27 d'Octobre 1684.

CHEZ quel peuple, mon fils, chez quel peuple sommes-nous? Depuis cinq ans que je l'étudie, j'ai cru le connoître, & je ne le connois pas encore. Quelle est cette sorte d'hommes? Aujourd'hui ils sont de feu, & demain ils sont de glace; ils accablent de politesses, d'offres de services, de promesses, de protestations, & le vent emporte leurs promesses, leurs

protestations & leurs services. . . . Me ferois-je trompé ? Le pere de la Ch*** m'auroit-il voulu tromper ? La faveur où il est , le discernement , la droiture de son Prince , la voix publique , tout m'assure que c'est un homme integre , & néanmoins , la conduite qu'il commence à tenir avec moi , m'inquiette & diminue la bonne opinion que j'avois de lui. A l'en croire , il étoit tout dévoué à Vermont , à la marquise , à Cécile ; il devoit il y a trois jours , me remettre l'ordre de leur élargissement , & à présent je ne vois ni ordre , ni effet , ni réponse. Quel contraste ? & qui a pu sitôt opérer ce changement ?

Depuis hier j'ai fait l'impossible pour lui parler , & tout ce que j'ai tenté n'a pu me réussir. Je me suis présenté chez lui , dix ou douze fois : chacun y eut audience & il est resté invisible pour moi seul.

Que dois-je augurer , & à qui faut-il

recourir ? Ah ! il est impossible ,
il est impossible de connoître les hommes :
c'est folie de compter sur eux ; les années ,
l'expérience , rien n'apprend à pénétrer le
cœur humain : le cœur humain est un
abîme. Toujours crédule & toujours trom-
pé , on ne sort d'une erreur que pour re-
tomber dans une erreur ; on espère , & on
espère envain de trouver dans l'un , la
bonne foi qui a manquée dans l'autre.

Une chose encore que je ne veux pas
vous dissimuler , tout affligé que vous êtes ,
une chose m'alarme depuis hier , & me
confirme dans le soupçon que notre pré-
tendu protecteur m'a joué ; c'est qu'il trans-
pire ici un bruit sourd au sujet de Vermont ;
on dit secrètement qu'il a assassiné Mel-
court le neveu favori du pere de la Ch*** ,
& d'autres disent que Melcourt a assassiné
Vermont. Vermont assassin ! assassin du
meilleur de ses amis ! & Melcourt ! Mel-
court qui étoit absent , assassin de Ver-

mont ? Tout cela tombe de soi-même ; rien n'est moins concevable. Cependant en rapprochant l'absence de Melcourt , de la fuite précipitée de Vermont : en considérant que celui-ci a trois blessures , je crois entrevoir que tous deux sont engagés dans la même affaire ; & malheur à nous , si Vermont a pu oublier un moment que Melcourt étoit son ami ; autant l'oncle de celui-ci avoit de puissance pour nous protéger , autant il en aura pour nous persécuter. Cette réflexion me glace d'effroi , & je suis d'autant plus consterné que d'après ma dernière lettre vous avez sûrement donné une fausse joie à la Marquise & à sa fille. Que je me répons d'avoir osé tant espérer : mon zele faisoit ma confiance , & ma confiance va leur coûter de nouvelles larmes , car donner de l'espoir au malheureux , & tromper son espoir , c'est accroître son malheur.

Ce que je crois le plus à propos de.....

on m'interrompt, j'entens qu'on demande à me parler aussi-tôt. Voyons. . . Dans le moment je continuerai.

Je laisserai ce que je viens d'écrire : j'en rougis, mais je veux que ma honte vous apprenne à ne précipiter jamais votre jugement. Que nous sommes injustes ? Tal-
fort, que de regrets fème l'impatience ? Nous blâmons, nous condamnons les autres, quand nous devrions nous blâmer, nous condamner nous mêmes
Sans doute mon ami que mes remords t'expliquent déjà une partie de la nouvelle que je vais te donner.

C'étoit de la part du pere de la Ch*** qu'on vouloit me parler ; un Secrétaire qu'il avoit chargé de la commission, vient de me remettre l'ordre tant désiré, & je te l'envoie ci-inclus ; il m'a dit que le révérend Pere ne l'avoit obtenu qu'à ce moment ; que l'arrêt de la Marquise & de sa fille, ainsi que la saisie de leurs papiers,

n'avoient d'autre motif qu'un crime de Vermont, dont on les avoit crues complices ; que cependant on ne trouvoit rien à leur charge , & que la justice pouvoit les relacher.

Le pere de la Ch*** m'a fait dire (les larmes aux yeux rapporte le Secrétaire) qu'il ne pouvoit pas traiter d'abord l'affaire de Vermont , & qu'ainsi il changeoit de sentiment sur ce qu'il l'avoit approuvé de ne s'être pas expatrié , & qu'à présent il nous conseilloit de le faire évader le plus promptement ; il a ajouté qu'il chercheroit cependant les occasions de le servir quoique fugitif , & qu'ainsi je pouvois quitter la Cour ; je ne la quitterai pourtant pas sans lui avoir parlé. Je vais vous envoyer celle-ci par mon valet-de-chambre , & je resterai ici jusqu'à ce que j'aie dénoué ce terrible mystere Vermont ? Vermont n'a pas trempé ses mains dans le sang de son ami ; je soup-
çonne

comme qu'on les aura fait tomber tous
deux dans quelque piège ; voilà tout ;
mais on ignore les détails ; on en forme
& on exagère. N'importe ; le succès
que je viens d'avoir m'encourage , & il
me suffit que le père de la Ch*** soit dans
nos intérêts ; mais en vous parlant , je
retarde un moment précieux , je prolonge
la captivité de madame & de mademoiselle
de Vermont. Courez Talfort , courez
à leur prison , remplissez leur attente ,
remettez-les en liberté : jouissez du plai-
sir de les rendre l'une à l'autre : jouissez
d'un spectacle qui sera attendrissant.

P. S. N'allez pas à Cambray : en voi-
tant servir votre ami , vous risqueriez de
le trahir ; mais écrivez y sur l'instant , &
qu'il sorte des frontières , dès qu'il pourra
souffrir la voiture.

L. Partie.

K

L E T T R E X I V.

De Talfort à Milord son Pere.

Paris le 29 d'Octobre 1684.

ELLES sont libres Milord, elles sont libres ces deux victimes innocentes, madame de Vermont & sa fille sont libres. Au reçu de votre lettre, à la vue de l'ordre j'ai volé à leur prison : j'ai pénétré dans ce lieu effrayant, j'ai été y chercher la vertu parmi le crime & l'horreur. Quel moment ! de quelle scene touchante j'ai été l'heureux témoin ! Ah ! Vécus-je un siecle je ne pourrois l'oublier ? Mon ame en est trop pénétrée pour ne pas se la retracer sans cesse. Que n'êtes-vous venu Milord, que n'avez-vous voulu partager avec moi le doux plaisir dont vous étiez sûr que j'allois jouir. Ouf : C'est l'instant le plus délicieux que j'aie encore goûté. Que la

joie est pure ! Combien elle est vive après les craintes & les alarmes ; l'absence même de Vermont , son danger ne l'ont pas traversée. Pardonne mon ami , je t'ai oublié un moment pour ne voir que ta mère & ta sœur.

Je courus donc à leur prison muni de l'ordre que je recevois , & sur les coups redoublés que je fis frapper , le geolier avide de nouveaux malheureux , s'empressa d'en ouvrir la porte ; mais je ne tardai pas à ressentir le chagrin qu'il avoit de s'être trompé. Il prit l'ordre avec nonchalance : le lut d'abord , le relut avec une lenteur insultante , & plus j'étois empressé , plus l'insolent paroïssoit jouir de mon impatience ; à la fin pourtant il alla chercher ses clefs , & je le suivis dans des ténèbres effrayantes , à la pâle lueur d'une lampe qui y répandoit une triste clarté.

Quel séjour ! Milord , quel affreux séjour ! D'heureux scélérats habitent des

palais fastueux où ils méditent sans cesse des cruautés ; où ils commettent horreurs sur horreurs ; & du sein des voluptés qui les enyvrèrent , leur main coupable fait d'un trait de plume , plonger ici l'innocence , la confondre , l'enfouir avec le crime.

Je faisois cette réflexion en passant une longue allée qui rétentissoit des gémissemens sourds d'une foule de malheureux. J'avois le cœur glacé d'effroi , & je ne marchois qu'en tremblant ; néanmoins il fallut traverser un lieu plus horrible encore ; c'étoit le passage des cachots. L'air épais & mal-sain qu'on y respire , ne se renouvelle jamais ; le soleil n'existe plus pour les mortels qui y sont engloutis , & l'horreur qui y regne , en bannit jusqu'à la douce espérance. On n'y entend que le bruit lugubre des fers , la voix funebre de la douleur , la plainte & les sanglots qu'en-

trempent les accens étouffés du déses-
poir.

Qu'il me tardeit d'avancer ! Un froid
mortel commençoit à glacer mon sang ;
& mes jambes se déroboient sous moi ;
enfin je parvins à un escalier qui me-
noit à plusieurs chambres ; les forces
me reviennent , je le franchis : mon guide
ouvre une porte , & je vois madame de
Vermont.

Quel spectacle ! Milord , quel spec-
tacle ! Madame de Vermont à demi-cou-
chée sur son grabat , avoit les mains join-
tes , & imploroit le ciel pour ses enfans.
Elle me regarda sans émotion ; venez-
vous me parler de mon fils me dit-elle ,
Cécile me sera-t'elle rendue ? J'espère
Madame , lui répondis-je que nous rever-
rons bientôt mon ami & à ce moment
Cécile vous est rendue ; elle est libre ; vous
êtes libre , je viens vous l'annoncer ,

Il est des âmes fortes qui ont le courage d'arracher au malheur le masque effrayant dont il épouvante, qui savent braver l'adversité & qui succombent à la joie. La marquise ne put soutenir celle que je lui causai. A l'instant je la vis pâlir : bientôt elle devint l'image sombre de la mort.

Je tâchai de la rappeler à ses sens : elle y revint peu-à-peu, & prit la force de venir avec moi jusqu'à la chambre de Cécile. Cécile émue, attentive au bruit qui s'étoit fait, étoit debout près de la porte ; elle nous apperçoit, recule de surprise & rapproche aussi-tôt..... Ah ! Dieu ! s'écria-t-elle, est-ce un songe ? Est-ce ma mère ? Est-ce vous ? Elle se jette à ses genoux, les embrasse, se relève & verse sur le sein de sa mère, les pleurs d'une joie pure & naïve. Quelle étoit la mienne ? Milord, vous qui con-

noissez mon cœur, vous pouvez seul le sentir.

Que la piété filiale, que la tendresse maternelle étoient frappantes? Vouloir les rendre seroit en altérer l'expressif. Bientôt immobiles l'une & l'autre, elles laissoient leurs âmes se confondre pour ainsi dire, dans la vivacité des sensations rapides qu'elles éprouvoient. Que leur silence étoit éloquent? Je restois spectateur muet de cette scène attendrissante : j'avois les yeux baignés de larmes, & mon cœur pénétré ne me laissoit que l'usage de la vue.

Cécile jette un regard sur moi, se précipite à mon cou & m'embrasse; quoi! Dit-elle, vous êtes parvenu à nous réunir? Ah! généreux ami, ah! ma mère, ce temoignage de notre reconnoissance ne peut vous déplaire, lui disoit-elle, en l'embrassant; il nous réunit, la captivité en

sera moins dure (*) nos consolations prochaines diminueront Je Vous êtes libres toutes deux lui dis-je, en l'interrompant, & commençons à jouir de cette liberté tant attendue, en sortant de ce lieu d'opprobre. A l'instant je donnai la main à madame De Vermont ; elles monterent dans ma voiture, & je les conduisis à leur maison où un exempt vint deux heures après, lever les scellés & rapporter les papiers qu'on avoit enlevés.

Les voilà libres Milord, c'est beaucoup : mais c'est peu pour elles sans Vermont ; & elles n'en sont pas moins inquiètes sur son sort. Elles veulent voir les lettres qu'il doit m'avoir écrites & me font cent questions à son sujet. Le bruit que

(*) M. Talfort avoit prévenu Mlle. de Vermont qu'elle seroit bien-tôt remise en liberté, mais elle n'avoit osé l'espérer; c'est le mal des âmes foibles : la moindre adversité les décourage ; elles ne voyent plus le bonheur que comme l'ombre légère qui échappe.

vous me dites se répandre à Fontaine-bleau, court ici également, & je crains qu'il ne leur parvienne. Cependant la conduite du pere de la Ch^{esse}, son procédé généreux, ses promesses le démentent & me rassurent. Je vois que c'est un homme sensible, & puisqu'il a commencé l'édifice de notre bonheur, il ne le laissera pas imparfait.

L E T T R E X V.

Du même au même.

De Paris le 30 d'Octobre 1684.

MILORD,

QUITTEZ la Cour, hâtez-vous de fuir un scélérat qui la fouille; craignez, craignez; vous respirez le souffle empoisonneur d'un fourbe qui joue Dieu & les

I. Partie.

L

hommes le pere de la Ch*** !
le monstre ! lisez, lisez la lettre que
je viens de recevoir de Wilmin ; elle
m'a défilé les yeux , & je vous l'envois
pour défilier les vôtres. Ah ! vos pressen-
timens n'étoient que trop vrais, vos n'avez
vu que trop juste quand vous vous êtes cru
injuste ; oui : oui Milord , il n'y a que trop
peu de foi , il n'y a que trop peu de
probité sur la terre , & ce qu'on appelle
vertu , n'est que la toile dont le crime se
couvre.

Vous aurez peine à en croire Wilmin,
& moi-même j'ai tombé de mon haut à
la lecture de sa lettre ; mais un peu de
réflexion m'a amené à la vérité ; un ins-
tant m'a fait voir ce que je cherchois, & ce
qui méchappoit toujours depuis la fuite
de Vermont. Vermont n'a sûrement pas
assassiné Melcourt : mais comme vous l'a-
vez dit, je les crois tous deux engagés dans
une affaire où il se peut qu'ils aient

pris parti l'un contre l'autre. Quoiqu'il en soit : rien n'est plus sûr que le pere de la Ch*** s'y trouve offensé & qu'il ne respire que vengeance. Mon ami s'y étant dérobé par une prompte évafion, le pere artificieux à cru qu'en opprimant fa mefe & fa fœur, il le rameneroit à Paris ; & comme ici la liberté du citoyen, appartient au caprice du courtifan, le léger prétexte qu'elles pouvoient être complices de Vermont, à fuffi pour qu'on les arretât ; mais au fonds c'étoit un piege où l'on vouloit faire tomber mon ami ; fon retour étoit l'unique but de leur captivité, & au moment que le pere de la Ch*** leur rendoit la liberté, il croyoit avoir ravi celle de Vermont, & le barbare fans doute, préparoit déjà fon fuplice. Oui : le perfide vous remettoit d'une main, l'ordre tant follicité pour la mere, & de l'autre il envoyoit des fers au fils.

Voyez Milord, voyez à quel homme

nous nous sommes confiés ? vous l'intéressiez à nous , vous lui ouvriez la retraite de mon ami , il vouloit vous servir , & vous serviez sa vengeance ; je priois Dieu de bénir ses soins pour Vermont , & tous ses soins tendoient à opprimer Vermont. Non : jamais , jamais fourbe n'a trompé avec plus d'artifice ; il falloit , disoit-il , le laisser agir seul , s'en rapporter à son zèle , à son amitié ; il étoit tout à nous Lui ! . . . l'imposteur ! Il parloit ainsi , & le scélérat cachoit sous sa robe , le poignard dont il alloit nous percer Encore a-t'il poussé la feinte jusqu'à paroître s'attendrir sur mon ami , & il a su verser des larmes ! lui ! des larmes ! . . . ce don précieux du ciel ! Ce tribut d'un cœur sensible ! où son cœur perfide a-t'il pu les puiser ? Peut-on jouer la douleur jusqu'à ce point ? mais que peut , ou plutôt que ne peut pas l'imposteur ? Il a à ses ordres la joie & la tristesse

tesse : il les arrange tour-à-tour sur sa coupable figure, il en fait un voile dont il masque ses odieux intérêts.

Mais tandis que le méchant s'épuise à fabriquer les artifices, pendant qu'il se consume, qu'il consomme sa peine à se composer & à tramer la vengeance, le ciel qui lit ses affreux desseins, ne le laisse bâtir que pour renverser l'édifice de ses crimes ; tout-à-coup le ciel se joue de l'ouvrage & de l'ouvrier ; d'un coup d'œil il fait échouer ses projets, & à l'instant que le coupable croit en jouir, à l'instant qu'il croit avoir trompé, il reste lui-même trompé & confondu sans d'autre prix de ses pénibles soins, que les regrets & les remords.

L'hipocrisie du pere de la Ch***, ses fausses promesses, ses intrigues, rien n'a abouti à lui livrer Vermont ; Vermont lui a été enlevé au moment où il croyoit l'enlever, & Vermont paroît être en sû-

reté ; mais lisez la lettre de Wilmin qui l'explique , & hâtez-vous , je vous en supplie de revenir à Paris. Tout va bien : le danger de mon ami dispaçoit , je reprends courage ; le ciel s'est déclaré pour nous : que feront à présent le pere de la Ch*** & tous les Jésuites ? Je fais qu'un Moine offensé ne pardonne jamais , que sa haine active pénètre par tout. Mais si le ciel est pour nous , que pourront-ils contre nous ?



L E T T R E XVI. (*)

De Wilmin à M. Talfort.

Oisy le 28 d'Octobre 1684.

MONSIEUR,

L'état dangereux de M. le Marquis, n'étoit pas, faut-il croire, un malheur suffisant, il falloit que de nouvelles alarmes vinssent l'aggraver. Il n'a recouvré connoissance que depuis peu, il est toujours dans une extrême foiblesse, & quoi-que j'aie fait venir une autre chirurgien, ses plaies ne sont pas encore fermées. Mais à peine le danger disparoissoit-t'il qu'il a fallu l'exposer à un autre ? Hélas ! il seroit à présent livré à la fureur de ses en-

(*) Celle-ci étoit incluse dans la précédente.

nemis, si M. le Chevalier de Rivebois ne s'étoit intéressé pour lui.

Hier sur les trois heures, il me fit appeler secrettement, & m'avertit qu'il venoit de recevoir les ordres les plus précis de faire arrêter aussi-tôt M. de Vermont, & qu'il ne pourroit s'empêcher de les faire exécuter la nuit suivante, parcequ'il seroit observé par les Jésuites de cette ville que le pere de la Ch*** avoit commis pour veiller à la plus prompte exécution, & qu'en conséquence il me conseilloit de fuir à la hâte; qu'à la vérité il sentoit combien c'étoit exposer M. le Marquis dans l'état où il se trouvoit, mais qu'enfin de deux maux il falloit choisir le moindre.

M. de Rivebois ne se borna pas à ce conseil: il me chargea d'une lettre pour le supérieur de l'Abbaye d'Oisy, par laquelle il le pria d'avoir soin de mon maître; & il me donna un conducteur affidé pour nous y mener.

De

De retour à l'auberge, j'ordonnai une voiture où je fis mettre un matelas, & quand je vis la nuit s'approcher, nous y plaçames M. le marquis, & le Chirurgien y entra avec lui. Il étoit environ six heures, & quoiqu'il n'y ait que trois lieues de Cambray au Bourg où nous sommes, il en étoit près de dix quand nous y arrivâmes, tant je voulus que les chevaux allâssent lentement pour éviter le cahos; & malgré tout, ce petit voyage ne laissa pas que d'être pénible.

M. le Marquis durant la route, a tombé dans une foiblesse qui nous a fort alarmés; cependant il a reposé passablement bien la nuit dernière, & il est assez calme aujourd'hui; il parle peu, & j'observe aussi de lui parler peu pour ne pas l'agiter. Il demande quelquefois où vous êtes, ce que dit mademoiselle de Vermont, s'il verra madame la Marquise.

Pour ne pas l'amener à de tristes ré-

I. Partie.

M

flexions, j'ai évité de vouloir pénétrer quel pouvoit être le motif de sa fuite, & je lui ai dit seulement, il y a trois jours, que le révérend pere de la Ch*** étoit dans ses intérêts, & travailloit en sa faveur. Lui! M'a-t'il répondu, il a toujours été & sera toujours mon ennemi. Depuis ce moment il ne m'en a plus parlé, & lorsque j'allai lui annoncer que M. de Rivebois étoit d'avis qu'il quittât Cambray, il ne me fit là-dessus aucune question, & me répondit simplement: eh! bien, partons.

Le Chirurgien me dit qu'il n'appréhende plus rien de ses blessures, le feu en diminue à vue d'œil, & il se flatte de les fermer avant peu, mais les folles où il tombe souvent, quoique suite naturelle de l'état où il a été, me paroissent l'inquiéter; il y a chez les moines où nous sommes un Médecin qu'on dit fort expérimenté, & qui doit voir mon maî-

tre dès cet après midi ; M. l'Abbé l'y a engagé expressement, & l'a prié de le traiter comme l'ami de son ami.

P. S. Je ne dois pas oublier de vous dire que M. le Commandant de Cambray a jugé à propos d'introduire ici M. le Marquis sous un nom emprunté ; il ne sera connu que sous celui de MÉRIVAL.



L E T T R E X V I I .

De M. de Vermont à M. Talfort.

Qify le 3. de Novembre 1684.

JE suis convalescent mon ami , & j'emploie à t'écrire le peu de force que j'ai recouvré. Je reviens pour ainsi dire , du tombeau ; j'ai peine à concevoir comment j'existe encore ; imagine-toi ton ami couvert de blessures , privé de ses sens , plongé dans un abattement l'étargique & continu. Vois-le revenu à peine à lui , agité de craintes , obligé de faire à demi-mort , d'effuyer les fatigues d'une route hâtée , ne devois-je pas cent fois succomber ?

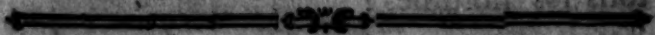
Ce n'est qu'ici que j'ai appris tes soins généreux. Wilmin vouloit me dérober les endroits affligeans de tes lettres , mais en voulant m'épargner un mal , il m'en fai-

soit un autre par l'inquiétude qu'il me
causait. Je les ai lues : elles sont d'un
ami. Hélas ! aurois-tu pu cesser de l'être
à l'instant où je méritois la compassion de
tous les hommes ?

Que de chagrins ! Que Mais il
falloit qu'ils fussent Console ma
mere, console ma sœur, je t'en conjure
par notre amitié ; que de peines va leur
couter la tendresse qu'elles ont pour moi ?
J'en connois tout le prix, je l'ai payée
de toute la mienne ; mais c'est depuis que
je suis éloigné d'elles que j'en sens vivement
l'étendue,

Vois aussi, je t'en supplie, vois madame
du Cerneuil : parle-lui de moi, dis-lui
l'état où je me suis trouvé ; dis-lui que
j'ai encore aimé des jours que je lui avais
consacrés ; dis-lui que je suis malheureux,
mais que je ne serai jamais indigne des sen-
timens qu'elle m'a marqués Adieu

Telfort, les forces me manquent à ce moment : après quelque repos j'écrirai à Cécile ; aye soin de lui remettre ma lettre en secret.



LETTRE XVIII.

De M. de Vermont à sa Sœur.

Oisy le 3 de Novemb. 1684.

J'EXISTE : console-toi ma sœur, écarte bien loin toute idée de désespoir : le mal est fait, le mal est irréparable ; il faut que je t'en fasse l'aveu tout persuadé que je suis, qu'il sera frappant pour toi. . . . Melcourt ? . . . Melcourt étoit un traître. . . . Tu frémis Cécile, je frémis moi-même, il faut te dire une horreur, & ma main tremblante refuse de la tracer. . . . Ma sœur ! Malheureuse Cécile ! Ton

ami, ton frere va te porter un coup mortel. . . . Mais non : le ciel qui protege l'innocence te donnera du courage, & t'apprendra à mépriser le vil humain qui t'a méprisée. . . . Melcourt ! Melcourt ton amant, ton époux. . . . Lui ! ton époux ! Il ne fut, il ne fut jamais digne des nœuds qui l'ont uni à toi. Le perfide a osé les rompre, parcequ'ils étoient secrets. . . . Ah ? S'il t'avoit aimée. . . . Il ne t'aima jamais. . . . Le lâche a voulu t'avilir. Eh ! que peut faire de plus la haine ? Il ne fut ni mon ami ni ton amant ; l'amour, l'amitié n'habitent pas un sein coupable, & Melcourt étoit un coupable, un vil séducteur, un scélérat qui ne servoit que sa passion.

Il étoit, mais il n'est plus : la main, la même main qui t'écrit, a purgé la terre d'un mortel odieux qui la souilloit ; mon honneur, ton honneur offensé m'ont donné du courage ; justement indigné de

sa trahison , j'en ai tiré une vengeance proportionnée à l'offense. J'ai lavé l'outrage dans le sang du coupable.

Ecarte Cécile , écarte de ton ame le moindre regret ; le cruel n'en mérite aucun. Souviens-toi que c'est au prix de sa vie que ton frere respire encore. Epargne à la plus tendre des meres , cette sanglante catastrophe ; cache-lui la perfidie de Melcourt , dérobe-lui ton malheur.....

Tante barbare ! femme artificieuse ! il est votre ouvrage ! & moi malheureux j'ai pu y prêter les mains.... Mais console-toi ma sœur , console-toi ; si j'ai été trompé jusqu'à servir le crime , j'ai su le punir & t'en venger.



LETTRE XIX.

L E T T R E X I X.

Réponse de M. Talfort à M. de Vermont.

Paris le 8 de Novembre 1684.

Nous reprenions haleine, Vermont, & voilà plus que jamais la consternation répandue parmi nous. Les alarmes doivent-elles donc toujours succéder aux alarmes ? J'avois d'abord tenu secret l'état où je te savois, mais il a fallu me rendre à la demande de ta mère, aux vives sollicitations de ta sœur, & au reçu de ta dernière qui me donnoit de l'espoir pour tes jours, j'ai osé céder : je leur ai montré les lettres de Wilmin. Je risquois moins, parceque tu étois mieux ; elles ont vu ton danger, mais tu l'avois presque franchi. Depuis ce moment nous osions espérer, & l'espoir faisoit renaître parmi

I. Partie.

N

nous, un calme que tu viens encore de détruire.

Que me charges-tu de consoler ta famille quand déjà trop accablée tu l'accables encore ? homme cruel, homme insensé, tu me demandes le remède d'une blessure quand tu vas la faire ? Ah ! pourquoi trop fidele à ta confiance, ai-je osé t'obéir ? que de maux j'aurois épargnés si j'avois soustrait ta funeste lettre à Cécile ? Qu'as-tu osé lui dire ? elle y a respiré un poison mortel, un poison subtil qui l'a privée tout d'un coup de l'usage de ses sens ; elle n'a eu que la force de cacher ta cruelle lettre dans le sein que tu venois de déchirer, & nous avons failli de la perdre.

Qu'avois-tu à lui dire que je ne pouvois savoir ? Est-il de mystère entre ami & ami ? Ne suis-je pas un autre toi-même ? Et si tu avois à révéler quelque

secrèt accablant, pourquoi t'adresser à ta sœur ? pourquoi frapper cette enfant déjà trop découragée ? que ne portois-tu le coup à ton ami ? mais je t'afflige par mes reproches, j'oublie l'état de foiblesse où tu es encore pardonne Vermont, mon ame n'est pas dans une affliction tranquille : les inquiétudes la dévorant, l'état de Cécile m'alarme, je ne suis pas rassuré sur toi ; je pense à ta mere, à l'avenir, aux poursuites actives de tes ennemis ; tout concourt à me désoler.

Milord est présentement avec nous : il vient de Fontainebleau où il a resté plusieurs jours à solliciter pour toi le pere de la Ch*** qui l'a joué & qui nous joue d'une manière indigne. Est-il vrai que tu as trempé tes mains dans le sang de son neveu ? que tu as fait périr Melcourt ? Melcourt étoit ton ami je ne fais que croire, mais le public parle, il parle si haut, le bruit est si grand ; ta

fuite, tes blessures, tout me permet un soupçon : dis Vermont, dis-moi avec ta franchise ordinaire, ce qui en est. Instruis moi, & nous pourrons peut-être travailler pour toi avec plus de succès. La perfidie du pere de la Ch*** n'a pas encore rebuté Milord ; il est des scélérats, dit-il ; on trouve assez de mains pour frapper les malheureux, mais il cherchera tant qu'il en trouvera une secourable.

J'étois aise d'abord que ta tante ne fût pas ici ; mais mon pere a jugé à propos que je lui écrivisse ; je l'ai informée de ce qui se passoit & lui ai demandé son crédit. A la fin après un long délai, je viens d'en recevoir la réponse la plus impertinente ; elle y traite ta mere avec une hauteur que je ne lui pardonnerai jamais ; son frere dit-elle, s'est oublié en l'épousant ; ta soeur est une jeune coquette, & toi un effronté, un étourdi que

ta mere a gâté, & à présent elle la verra avec plaisir, porter la peine de son idolâtrie.

J'ai fait à sa lettre tout l'honneur qu'elle méritoit, je l'ai jettée au feu sur l'instant. Cette femme est folle, mais elle est riche; ta seur est sans fortune, ainsi il faut se taire: C'est une folle à ménager.

Je verrai demain madame Du Cerneuil, & par ma premiere je t'informerai de ce qui se sera passé à ton sujet. L'affaire qu'on a mise sur le tapis entre toi & Melcourt, a d'abord fait faire les rieurs. On a éloigné un calomnieux badinage pour faire place à une grave calomnie, & la dernière imposture nous a sauvés de la violence où la premiere auroit porté Du Cerneuil, si elle eût continué. On me dit à ce moment que le Médecin vient de voir Cécile; je ne veux pas qu'il sorte sans lui avoir parlé. Adieu Ver-

mont, adieu mon ami, ménage-toi, acheve de rétablir une santé qui nous est si chère Ta mere va t'écrire j'attendrai qu'elle ait fini sa lettre pour l'inclore dans la mienne.

L E T T R E X X.

De Madame de Vermont à son Fils.

Paris le 8 de Novembre 1684.

Vous connoissez trop votre mere Vermont, pour en craindre aucun reproche. Votre mere est affligée vous l'avez affligée; mais elle vous aime encore, elle vous aime plus que jamais. Quoique votre conduite m'ait causé des peines, je suis assez juste pour ne pas la blâmer quand j'en ignore les motifs; quels qu'ils soient cependant, parlâssent-ils même contre vous? Une mere est toujours mere, ils

n'altéreront rien de ma tendresse ; pourquoi ajouterois-je à ma douleur ? j'oublierais que vous êtes coupable , il ne m'est déjà que trop cruel de vous voir malheureux. Oui : Vermont, oui, mon fils, quelques chagrins que vous m'avez causés , je les vaincrai , il vous sont déjà pardonnés : le mal que vous pourrez vous avoir fait , sera toujours le seul qui me touchera le plus & que je vous pardonnerai le moins ; je vous connois : vous avez le cœur sensible, il n'est pas dans votre caractère de faire le mal , vous êtes incapable d'avoir affligé de sang froid, une mere que vous aimez , & si vous avez commis une faute, je vous crois l'ame assez grande pour vous en relever Assez grande dis-je ? Mais Vermont, c'est le courage qui élève qui aggrandit l'ame ; le courage est le fruit de la grace , & Dieu n'accorde la grace qu'aux cœurs simples & soumis.

Sors mon fils, sors de ton égarement :

reviens à la foi, reviens à Dieu qui t'appelle. Ce Dieu de bonté ne t'a point ramené à lui par la douceur; le calme heureux dont tu jouissois auprès de nous, les bienfaits dont il t'a comblé, n'ont pu te vaincre, n'ont pu vaincre ton erreur; eh! bien, maître souverain il a retiré ses dons & il tonne aujourd'hui; hâte-toi Vermont, hâte-toi: n'attends pas que sa justice t'écrase; vois mon fils, vois: il lance sa foudre d'une main, & il te tend l'autre pour te réunir à ses enfans bien-aimés.

Ton malheur Vermont, ton malheur quelqu'il soit, voilà son tonnerre; quelqu'en soit la source, c'est Dieu qui l'a permis & tu lui en dois compte; oui: mon ami, il ne nous envoie les calamités que pour nous conduire à la vertu; mais souviens-toi que souvent c'est le dernier de ses remèdes: si nous n'en faisons profit, si le malheur ne nous guérit, c'est qu'alors
Dieu

Dieu a épuisé toutes les ressources de sa bonté, il va nous abandonner comme le malade dont le Médecin désespère.

Pénètre-toi mon fils, pénètre-toi de cette vérité : ouvre-lui ton ame, laisse l'y entrer toute entiere ; elle détruira le fruit que le main dangereuse de l'amour propre y a semé, elle en extirpera la racine vénéneuse de l'erreur, & bientôt tu sortiras du sentier périlleux où ta conduit cette fausse lueur d'une raison égarée que tu prends pour un rayon de la sagesse : voilà l'objet des prieres que je fais sans cesse pour toi : revoir mon fils, le revoir chretien, c'est le plus ardent de mes vœux.

Je ne vous dirai pas Vermont, combien nous coûte votre absence : vous connoissez trop notre tendresse pour ne pas le sentir ; qu'auroit-ce été si la discrétion de Talfort ne nous eut dérobé le danger

que vous avez couru ? Mais si de ce côté le ciel a permis qu'il n'aigrit pas mes alarmes, c'est qu'il m'en réservoir d'autres aussi cruelles où le reste de mon courage alloit être mis à l'épreuve.

Cécile est tombée dans le danger dont vous sortez, & nous craignons d'être moins heureux à son égard qu'au vôtre. Depuis votre évasion, elle n'a cessé de verser des larmes & de se prélasser des peines que nous n'avons pu effacer de son esprit alarmé ; elle sembloit cependant être revenue au calme depuis quelques jours, mais c'étoit le calme de l'ame affaiblie qui n'avoit plus la force de combattre : elle a succombé, & la fièvre la plus violente menace de nous l'enlever à chaque instant.

Vous aimez votre sœur Vermont, vous l'avez toujours aimée, & je ne me dissimule pas que je vais rouvrir vos blessures

en vous disant l'état où elle est : mais
dois-je vous le taire quand je vois que
vous seul pouvez la sauver ? oui Vermon-
tu as enchaîné cette enfant à ta disgrâce :
elle a sur le cœur un poids qu'il ne peut
digérer. Dans le délire, dans la douleur,
dans le calme, elle ne parle que de toi,
de son crime, du tien qu'a-t'-elle
fait ? que veut elle dire ?

Après la nuit la plus cruelle, elle eut
ce matin environ trois quarts d'heure de
repos : j'étois à son chevet quand elle s'é-
veilla : elle étoit assez tranquille & vou-
loit même se mettre sur son séant pour me
parler. Je lui tendis les mains, je me
penchai sur elle : elle me serra dans ses
bras brûlans ; des pleurs coulerent sur ses
joues enflammées : je ne pus commander
à ma douleur, j'y mêlai les miennes.

Elle avoit l'esprit fort présent : je crus
qu'elle alloit m'ouvrir son cœur, & son-

tant combien la confiance la soulageroit, je l'y encourageai le plus vivement. Moi ! me dit-elle ; moi la fille la plus coupable ! moi qui n'ai plus mon estime, vous voulez que je perde la vôtre ! Mon frere ? Faites le parler ! .. Il fait tout, je veux qu'il vous l'apprenne Je veux vous taire, & je veux que vous sachiez Ma tante ! Ah ! Si vous saviez ?

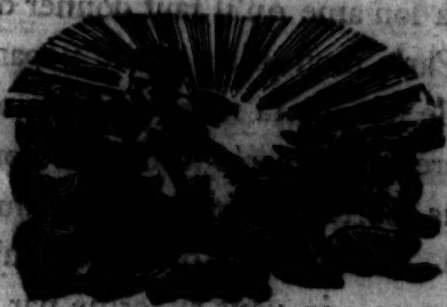
Elle balbutia quelques autres mots, mais le délire la reprit, & je ne pus en tirer aucun éclaircissement Tout à coup elle me repoussa avec une espèce d'horreur ; laissez, laissez moi mourir disoit-elle, puisque je ne suis plus digne de vous.

J'aurois levé de son cœur un fardeau bien pésant, si j'avois pu lui arracher cet aveu qui l'embarrasse tant ; elle veut que je la console & elle n'ose parler ; elle veut & elle

crain à la fois que je sois instruite, & dans cette cruelle alternative, son ame agitée tue son corps accablé; & les inquiétudes qui la dévorent, portent dans son sang un venin plus pernicieux que celui de la fièvre qui la brûle.

Il n'y a pas à balancer, Vermont, il faut faire à ta mere, cet aveu qui coûte trop à ta sœur. Tous les remèdes de la pharmacie ne pourront la sauver : c'est la consolation qui doit être son médecin, c'est à son ame qu'il faut donner du baume. Parle mon fils, parle : épanche-toi dans le sein de ta mere ; ne crains rien : ta mere est préparée à tous les coups, & le plus mortel seroit d'avoir perdu ta confiance. Vermont ! Vous avez toujours eu la mienne, je vous ai formé par le sentiment, & dès que vous eutes l'âge de raison, je vous regardai comme un ami. Votre pere n'étoit plus, & j'ai cru le retrouver dans mon fils. Eh ! bien payez au-

jourd'hui ma confiance de la vôtre ; si
 vous mettez un prix à ma tendresse , aux
 soins que j'ai eus de vous , dès votre plus
 tendre enfance ; si vous êtes touché de la
 désolation où je suis , si les jours de votre
 sœur vous sont chers , parlez , dites-moi
 l'affaire qui vous a éloigné , dites-moi
 quelle part elle y a ; il importe que vous
 me fassiez cet aveu , je l'attends en amie ,
 & je vous le commande en mère.



LETTRE XXI.

Réponse de M. de Vermont à sa Mere.

Oisy le 14 de Novembre 1684.

QUOI ! je puis encore vous appeller
ma mere ? Vous permettez ce nom tendre &
sacré à un fils qui faisoit tout votre espoir,
& qui couvre vos jours de douleur & d'a-
mertume. Homme malheureux ! Ne na-
quis-je que pour plonger le poignard dans
le sein qui m'a formé ? Et n'ai-je vécu
que pour la désolation de ma famille ?
C'étoit de mes mains reconnoissantes que
vous attendiez le bonheur, & mes mains
coupables ont été les artisans de vos
peines. Etrange contraste ! J'adore ma
mere, je l'adorai toujours, & je fais son
tourment. Ah ! Le ciel, ce ciel qui lit

dans mon ame , m'est témoin que je l'ai fait malgré moi. Vous m'en croirez ma mere , car le vil mensonge ne peut habiter un cœur que vous avez formé ; eh ! bien , croyez que je ne fus & ne serai jamais ingrat ; mais on lutte envain contre la destinée Il est des maux inévitables : vous n'en méritâtes aucun , & je ne méritois pas de vous en causer.

Que d'affections diverses m'ont agité à la lecture de votre lettre ? Que d'émotions pénétrantes se sont succédées rapidement dans mon ame ébranlée ? Vous avez voulu consoler votre fils , & vous achevez d'accabler par un pardon généreux , son cœur déchiré de regrets & brisé par le repentir. J'étois en proie à la plus vive douleur , & vous venez de me communiquer la vôtre ; vous avez cru me communiquer aussi votre courage , mais je n'ai su que l'admirer , il est au-dessus de moi de le partager.

La

La voix secrète de ma tendresse, le cri, la terreur de ma conscience ne cessèrent déjà de m'alarmer en me peignant votre désolation ; mais jugez, jugez de la mienne, jugez de ma consternation à la vue du danger de Cécile. Frappée d'abord d'un coup trop violent, mon ame monta à ce degré de douleur qui la rend pour ainsi dire insensible, & semblable à un enfant qui croit n'être plus vu quand il ferme les yeux, je craignois de lever les miens, je craignois de rencontrer de nouveaux coups, & je restois comme stupide dans le morne silence de la douleur.

J'osai relire votre lettre, je la relus même avec une attention qui ne fit qu'aggraver mes peines ; mais un sentiment nouveau me pénétra à la vue de cette force supérieure que le ciel vous accorde & qu'il me refuse. Je sortis de mon abattement, & alors j'envisageai dans toute son horreur, votre situation & la mienne. Moi

qui verserois la dernière goutte de mon sang pour épargner celui de Cécile ! Je me la représentai au bord d'un tombeau que je lui ai creusé ; je vous vis seule , à l'abandon , dans les pleurs & les regrets , redemander à grands cris , votre malheureux fils.

Ces terribles idées électrisèrent mon cœur que l'effroi avoit fermé , & sur l'instant , il en sortit une abondance de larmes qui le soulagerent. Je tombai à genoux , je me prosternai contre terre , & élevant au ciel mes mains suppliantes ; sagesse éternelle , m'écriai-je , toi qui fais à la fois ramper l'insecte & rouler les cieux , toi par qui l'homme peut tout , & sans qui l'homme ne peut rien , toi qui commandes & qui proteges la piété filiale , daigne t'attendrir sur un fils qui t'implore pour sa mere , sur un frere qui t'invoque pour sa sœur ; jette , jette un oeil de pitié sur une famille que tu avois

ci-devant , fait fleurir de tes bienfaits.

Après cette priere je me trouvai tout autre ; je ne fus pas consolé , mais en me relevant je sentis que l'espoir relevoit aussi mon ame. Oui : ma mere , Dieu veillera sur vous , il veillera sur Cécile , il la conservera , il vous conservera même votre malheureux fils. Ah ! s'il est dans l'erreur , Dieu ne l'en punira pas , parceque la justice suprême ne punit point l'erreur qui naît de la bonne foi. D'ailleurs , l'ascendant irrésistible de l'évidence peut-il être une erreur ? Dois-je croire à des misteres que je ne puis concevoir ? & pourquoi ne marcherois-je point à la clarté du flambeau que Dieu même a allumé sur mes pas ? N'est-ce pas pour dissiper les ténèbres qu'il m'a donné la raison ? Ma mere , je vous l'avoue : je ne suis pas encore affermi dans le nouveau chemin qu'elle m'a ouvert ; je ne fais quoi de panique me fait regretter celui que j'ai

quitté : je le regrette ; mais je ne veux ,
je ne peux plus y entrer. Je sens il est
vrai, que cette religion que j'ai abandon-
née , m'abandonne à son tour ; elle
vous prête un courage que la mienne ne
m'a pas encore donné ; mais jouissez de
la douce illusion , & laissez-moi dépouillé
de tout préjugé , me livrer tout entier au
guide sensé qui me conduit , laissez-moi
avancer sur ses pas dans la carrière de la
vérité. (*) Hélas ! en vous parlant ainsi ,
j'aigris encore vos douleurs quand je vou-
drois les adoucir ; mais il m'en coûteroit
une fausseté que je ne connus jamais ; ma

(*) J'avois cru d'abord trouver des contradictions
dans ce que dit ici M. de Vermont ; mais j'ai péné-
tré dans son cœur, j'ai pesé son état & il m'a paru
parler comme il pense. C'est un homme qui flotte en-
tre deux eaux. Il veut suivre de nouveaux principes &
ne le peut sans quitter les premiers ; il y renonce ; mais
il y tient encore , il y tient malgré lui.

*L'instruction fait tout , & la main de nos peres
Grave en nos faibles cœurs ces sacrés caracteres ,
Que l'exemple & le tems viennent nous retracer
Et que peut-être en nous , Dieu seul peut effacer,*

sincérité vous afflige , & un mensonge vous offenserait.

Mais pourquoi suis-je si malheureux que de devoir vous affliger en tout ? L'honneur, ce même honneur que vous m'avez inspiré, me défend aussi de vous révéler l'affaire cruelle qui m'a éloigné de vous, qui a failli de me coûter la vie , & qui fait aujourd'hui le danger de Cécile. Voudriez-vous que votre fils franchit une loi que vous-même lui avez imposée , & que consacre sa conscience ? Hélas ! Puissiez-vous n'apprendre jamais cette cause funeste de tous nos maux ? qu'il vous suffise de savoir que je suis plus infortuné que coupable. Ah ! ma mère , en vous épargnant le récit que vous demandez , je vous épargne des peines.



L E T T R E X X I I .

De M. de Vermont à M. Talfort.

Oisy le 15 de Novembre 1684.

E T toi aussi cher & cruel Talfort , tu veux accabler ton ami quand abandonné de tous , il n'attend de consolation que de toi seul. Ah ! j'ai de la peine tant que j'en peux porter , n'en comble pas la mesure. J'ai causé le danger de Cécile , mais il falloit que je parlâsse , peut-être seroit-elle morte à l'instant si un autre que moi l'eût instruite du malheur que je lui ai annoncé ? & c'est cette crainte qui m'a déterminé à parler , parcequ'en lui donnant un sujet d'affliction , je l'accompagnai de quelques motifs qui devoient l'adoucir ; mais l'événement a trompé mon espoir ; elle n'a écouté que sa douleur.....

Pauvre Cécile ! Malheureuse enfant à qui je devois servir de pere ? Moi qui devois te filer une vie d'or & de soie , j'ai servi à l'empoisonner ? moi qui devois prolonger tes jours , j'ai contribué à les abrégés ? Va , j'ai souffert , je souffrirai tout , mais je ne survivrai pas à ta perte.

Comme je me trouve à peu près retabli , j'avois formé le dessein de voler à son secours sous un prudent *incognito* , mais M. de Verbois à qui le malheur m'a rendu cher , vint me voir hier & fit avorter mon projet. J'ai affaire , me remontra-t-il , à un ennemi trop puissant , je n'échapperois pas aux yeux perçans qui me cherchent. Il m'apprit même que mon signalement étoit donné à toutes les frontieres du Royaume.

Ah ! qu'il agit prudemment de modérer mon zele par ses conseils. Il pénétreroit trop bien la haine du pere de la Ch*** ? Il connoissoit mieux que moi, le danger de

me rendre à Paris ? A Paris ! Au centre de ses espions , où ses créatures l'environnent , aurois-je pu tromper ses recherches ? Non : l'instant de mon arrivée auroit été celui de ma captivité. Eh ! pouvois-je en approcher en sûreté , lorsque même éloigné de lui j'ai beaucoup à craindre ?

Des ministres de sa vengeance , les Jésuites de Cambray ont découvert ma retraite , & viennent de me donner l'alerte la plus cruelle ; j'ai failli de leur être livré la nuit dernière. Encore tout troublé je pourrai à peine te redire cette alarme.

Il étoit minuit : je finissois la lettre de ma mere , lorsque j'entendis frapper à grands coups , à la porte de ce monastere. L'heure indue , le respect qu'on a ordinairement pour le repos des moines , me firent d'abord pressentir que c'étoit à moi qu'on en vouloit. Wilmin vint & voulut me conseiller , mais sans l'entendre je pris mes pistolets avec mon épée , & résolu

résolu de vendre cher le peu de sang qui me reste dans les veines, je descendis aussi-tôt dans la cour d'enceinte.

Le portier s'étoit levé à la hâte, & je le trouvai au guichet, demandant la raison de cette venue nocturne. Alors celui que je jugeai être le prévôt, parcequ'il étoit à la tête d'une file d'hommes armés, les uns à pied les autres à cheval, lui cria d'ouvrir la porte de la part du Roi, de lui faire passage pour le laisser exécuter les ordres dont il étoit porteur.

Le frere effrayé, n'osant prendre sur lui d'ouvrir la porte, & n'osant aussi aller interrompre le sommeil de l'Abbé, courut à l'appartement du Prieur.

Je me croyois perdu, & je regrettois le Commandant qui étoit retourné à Cambray l'après midi, & dont le crédit auroit pû me sauver une seconde fois, mais le prieur arriva bientôt avec l'Abbé qu'il

I. Partie.

Q

avoit été éveiller. On fit aller la creffelle parmi les dortoirs, & les moines épouvantés ne tarderent pas à descendre. (*)

Le prévôt de la maréchaussée commanda de rechef qu'on lui ouvrit, & ajouta qu'il avoit ordre du Roi, d'arrêter un criminel qui s'étoit sauvé chez eux avec un domes-

(*) La creffelle est une machine de bois qui fait un tintamarre effrayant. Elle ressemble à celle que les *Watchmen* portent à Londres pour sonner l'alarme, mais elle est beaucoup plus grande.

Autrefois on s'en servoit chez les moines, lorsqu'ils avoient coutume de chanter les *matines* à minuit. On en faisoit aussi usage dans les collèges pour appeller les écoliers à l'étude; je me souviens que dans celui où j'étois en pension, il y a cinq ou six ans, à l'université de Douay, on nous éveilloit entre quatre & cinq heures, au bruit de la creffelle.

On s'en sert encore en Flandre dans la plupart des paroisses, les trois derniers jours de la semaine sainte, après un service qu'on nomme les *ténèbres*, & qu'on chante l'après midi, chaque suppôt de la populace sort de l'église en sautant, & court les rues, une creffelle à la main, pour épouvanter, dit la tradition, & chasser le carême dont à la vérité, on est quelquefois bien las, sur-tout quand le curé ne veut pas qu'on mange de la viande, & s'obstine à n'en vendre la permission qu'à ceux qui peuvent la lui payer cher.

tique. Aussi-tôt je m'avançai vers l'Abbé, & lui dis que sans vouloir discuter si j'étois criminel, je le priois instamment de ne s'attirer aucune disgrâce à mon sujet, que j'allois au moment même..... Mais sans attendre que j'achevâsse, non : non, me répondit-il, vous êtes en sûreté : nous avons des privilèges qui vous protègent, & que nous ne laissons jamais violer. Alors il fit dire que son couvent étoit fermé à tout ordre de puissance temporelle, & protesta contre le prévôt & sa troupe en cas de la moindre violence.

Un Jésuite déguisé, qui probablement en avoit été le guide, prit la parole & voulut montrer que le droit d'asyle n'avoit plus lieu, que plusieurs ordonnances l'avoient abrogé, & que la communauté s'exposeroit à la punition la plus sévère, si elle refusoit de me livrer ; mais quoiqu'il pût dire, les moines jaloux de leurs privilèges, ne voulurent pas céder.

Leur obstination ne rebuta pas le Jésuite : il prit même un biais qui manqua de lui réussir. Il se fit connoître pour le Recteur du college de Cambray , & leur représenta qu'ils alloient encourir le ressentiment du pere de la Ch*** qui sévissoit contre moi , & dont la maréchaussée avoit reçu l'ordre de m'arrêter.

Au nom du pere de la Ch*** , au nom de cet homme tout-puissant & redouté , dont les moindres caprices font la loi de l'état , il sembla que la foudre venoit de gronder , & je n'imaginai plus qu'on feroit la moindre résistance , car tous les esprits frappés parurent changer à l'instant ; l'Abbé lui-même effrayé demanda quelques momens pour consulter , & aussi-tôt on tint un conciliabule au milieu de la cour.

J'en attendois l'issue avec assez d'émotion , & je me demandois comment on avoit pu refuser au nom du Roi , ce qu'on n'osoit à celui d'un Jésuite ? Pourquoi le

crédit d'un sujet l'emportoit sur l'autorité d'un Monarque dont la gloire s'étend chez toutes les nations ? Alors je songeai à ce maître fameux qui a illustré la cienne ; je me rappelai un des passages que tu m'avois expliqués dans Shakespeare , & je vis combien il eut raison de dire que les Rois perdent toujours de leur puissance par l'orgueil des favoris qu'ils ont élevés. (*)

La conférence finit enfin & le résultat , trompa ma crainte. Quelques-uns avoient opiné que par égard à la recommandation de M. de Rivebois qui rend des services essentiels à la communauté & à qui même l'Abbé doit sa mître , on me feroit cacher dans un sous-terrein , & qu'alors on laisseroit entrer la maréchaussée ; mais

(*) *Favorites*

*Made proud by Princes, advance their pride
Against that power that bred it.*

S. SHAKESPEARE.

much ado about nothing.

Je sens combien la traduction est au-dessous de l'original, mais qui rendra jamais Shakespeare ?

la grande partie en revint aux privilèges de la maison , & l'entêtement de les soutenir , l'emporta sur la crainte de déplaire au pere de la Ch***. On referma le guichet , & les moines se hâterent d'aller recouvrer dans le duvet , les momens précieux qu'ils venoient de perdre.

Les ponts del'Abbaye ne seront plus baissés tant que je resterai ici , & je ne crois pas d'y faire un long séjour. Le Commandant de Cambray vers qui j'ai envoyé ce matin , pour l'informer de la scène de la nuit dernière , me mande que je ne peux y être plus long - tems en sûreté , & qu'il va me chercher une autre asyle. C'est le dernier service que j'en veux recevoir ; ses bontés lui tiennent les yeux ouverts sur les écueils qui m'environnent , & l'empêchent de voir le précipice qui menace de s'ouvrir sous ses pieds ; il oublie le risque de s'envelopper dans ma disgrâce , mais c'est à moi d'y songer.

la reconnoissance doit imposer des bornes
à l'homme bienfaisant.

Wilmin prétend que je me suis attiré
l'alarme dernière par trop de discrétion.
L'air mystérieux sous lequel j'arrivai ici
moribond, avoit d'abord fait naître le
soupçon & la curiosité ; la demande que j'ai
faite d'être seul parceque j'étois excédé,
la réserve où je me tiens depuis que je
suis un peu mieux, les ont augmentés ;
& comme la bonne chère amène tous les
jours une foule d'étrangers dans cette
maison, on y a vu bientôt qu'un jeune
homme avoit dû être arrêté à Cambray
dont il avoit fui à la hâte, & entre le
Bourgogne & le Champagne on a formé
des conjectures qui n'ont que trop suffi
pour me découvrir.

Il en est des moines comme des autres
hommes, pour en gagner l'amitié, il faut
plier ses penchans à l'unisson des leurs,
& comme ceux des moines naissent de

Solitude que j'abhorre, il faudroit ce que je ne puis, médire ou calomnier sans cesse, & boire encore plus. Aussi m'apperois-je qu'un hôte aussi inutile leur est un fardeau dont ils se verroient volontiers débarrassés; & si j'en excepte l'Abbé qui mérite mieux, que d'être à la tête de ces vicieux solitaires, quelques obligations qu'ils aient à Monsieur de Verbois, c'est moins pour lui que pour l'intérêt de leurs droits qu'ils ont laissé échapper l'occasion de la nuit dernière; mais s'il me desirent loin d'eux, nos vœux s'accordent parfaitement & j'espère qu'ils vont s'accomplir. C'est pourquoi aie soin de m'envoyer tes lettres sous l'enveloppe du Commandant de Cambray.

Souviens-toi Talfort que tu m'as promis de me parler de madame du Cerneuil; cette femme m'est toujours présente, & son image semble adoucir & semble aggraver mes peines. Croiras-tu mon ami,
que

que consterné on ne peut d'avantage du danger de ma sœur, des afflictions de ma mere; qu'objet de la haine du pere de la Ch***, fugitif, à la veille de m'expatrier & perdant l'espérance de la revoir, j'ose encore adorer madame du Cerneuil? Oui: je l'adore plus que jamais; l'amour lui-même habite mon sein, il l'habite avec tous ses feux & ses alarmes. Dis-lui Talfort, dis-lui que je ne cesserai de l'aimer que quand je cesserai d'aimer la vertu.

Mais malheureux! à quoi songe-je encore? quelle illusion me séduit? Dois-je? puis-je espérer quelle reçoive mes hommages? Hélas! au moment où je les lui rends, peut-être lui suis-je odieux? Peut-être ne voit-elle plus en moi qu'un artisan de crimes qui feignoit d'aimer la vertu? ou plutôt elle rougit, elle tremble d'y songer, & détournant les yeux avec horreur, d'un coupable qui dégoute du sang

I. Partie.

R

de son ami , elle frémit d'avoir été son amante.

Je me sens frissonner ; cette noire idée , me glace d'effroi : elle rappelle sur mes levres la mort à peine fugitive , & c'est avec effort que je retiens la plume
Ah ! puisse mon pressentiment être trompé ? mais je connois les hommes : j'ai vécu beaucoup en peu de tems. Je fais combien injustes & cruels ils se prêtent à frapper l'innocent désarmé ; je n'ai vu que trop de fois la méchanceté & l'envie verser à pleines mains , leurs poisons sur l'absent persécuté , & la voix publique qu'on ose appeller la voix de Dieu , n'est souvent que la voix de l'imposture & l'organe de la calomnie.

Hâte-toi Talfort , hâte-toi s'il en est encore tems , préviens les maux qu'elle menace de faire : empêche la d'arriver jusqu'à ma mere , & parle à madame Ducer-

neuil. Oui, j'ai tué Melcourt : j'en ai reçu trois coups, & d'un seul, mon courage l'a fait descendre au tombeau. J'étois sincèrement son ami, & Melcourt le digne neveu du pere de la Ch***, n'étoit comme lui, qu'un traître, qu'un scélérat fait pour le fléau de la société. Elle me doit de l'avoir délivrée d'un jeune monstre qui commençoit à la déchirer.

J'ai tué Melcourt, & l'aveu que je t'en fais, loin d'altérer de ton amitié, l'augmenteroit encore, si tu connoissois les raisons qui m'ont porté à cette juste violence. Va, si tu avois été Vermont, & si j'avois été Melcourt j'aurois péri par ta main comme il a péri par la mienne ; c'en est assez pour ma justification. Quelque soit ton zele pour moi, je ne puis t'en dire d'avantage. Je fais que l'amitié veut la confiance, mais l'amitié veut aussi l'honneur, & l'honneur m'impose silence.

Dis à Milord que les soins qu'il prend de mon intérêt , me pénètrent de la plus vive reconnoissance. C'est dans le malheur qu'on sent tout ce que vaut une ame bien-faisante ; je connoissois déjà tout le prix de la sienne , & ses bontés me touchent plus qu'elles ne m'étonnent ; aussi ai-je été affligé , moins pour moi que pour lui , du procédé odieux de cet abominable pere de la Ch***. Plein de droiture , plein de sincérité , Milord juge des autres d'après lui & il t'apprit à juger de même. Mais mon ami , vous êtes nés , vous êtes élevés l'un & l'autre en Angleterre , d'où heureusement les moines sont chassés. Si tu restes long-tems en France , si tu as quelque occasion de les connoître , tu prendras bientôt en aversion , tout ce qui tient à la maudite race des Lérites. Sache Talfort , fache & n'oublie jamais que presque toujours , un moine est à coup sûr un méchant homme.

P. S. Sur-tout mande-moi au juste, l'état de Cécile, celui de ma mère, & comment je suis auprès de madame du Cerneuil,

LETTRE XXIII.

Du Même au Même.

Oisy le 18 de Novemb. 1684,
à deux heures du matin.

QUE la poste va lentement mon ami! En supposant que tu aies été exact à me répondre, le courier ne fera de retour à Cambray que Jeudi prochain, & je ne serai plus à Oisy. Ce seroit y rester trop, m'écrit M. de Verbois, car il est certain que de moment à autre il va arriver de la Cour, de nouveaux ordres pour obliger les moines de me livrer, & ces ordres pro-

bablement seront accompagnés d'une main forte composée de quelques escadrons pour m'arracher de ce monastere. Ainsi on m'enverra ta lettre par un exprès. Je l'attends avec la crainte d'un coupable assis sur la sellette devant ses Juges..... Cécile !..... Ma mere !..... Madame du Cerneuil !..... Mon ame ne voit qu'elles, n'entend qu'elles le jour & la nuit..... Cher ami, un cœur sensible est-il un bienfait du ciel ?

Dans une heure je serai loin d'Oisy. Un homme affidé de M. de Rivebois est ici pour me conduire en un lieu de sûreté. Il va me mener à douze lieues plus loin, à M*** dans un couvent qu'on nomme *les Parterres*, & qui est habité par des religieuses de l'ordre de sainte Brigitte. Elles n'ont coutume de prendre en pension que des jeunes demoiselles, mais le Commandant de Cambray les a sollicitées de me donner un appartement, & elles

y ont consenti , pourvu que je payasse le double. Je quitterai le nom que j'ai porté ici , & prendrai celui de *Sercelles* ; tu peux dorénavant m'y adresser tes lettres.

Wilmin te remettra la présente. M. de Rivebois , pour tromper l'espion , juge à propos qu'il ne me suive pas *aux Parterres*, & je le renvoie à Paris. Wilmin souffre de cet arrangement , & je ne puis te dire combien le sacrifice m'en coûte ; je le payerai de plus d'un regret.

Fin de la premiere Partie.

Les deux Histoires

Y est content, pourvu que je paye la
double. Je quitte le nom que j'ai porté
ici, & prendrai celui de Sirey; tu pour-
ras donc m'y adresser tes lettres.

William te remettra la présente. M. de
Rivecourt, pour tromper l'espion, jure à
propos qu'il ne me fait pas une P. d'arriver
à je le renvoie à William l'ordre de
cet arrangement, & je le puis te dire
combien la science m'en coûte; je le paye-
rai de plus d'un regret.



Fin de la première Partie.